

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



Répression de l'esclavage en Afrique
(Le Cardinal Lavignier et les pères blancs)

N° 20

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

- ❑ Assassinats en série, panique chez les frères
- ❑ Chasse aux islamistes, la honte
- ❑ Grande lessive à l'italienne : la France éclaboussée
- ❑ Allen Ginsberg : portrait d'un pourrisseur
- ❑ Et, des antipodes, ADG prétend que le beaujolais est grand !...

Lettres de chez nous

Juré, craché

J'avais pourtant juré en crachant par terre que je ne prendrais plus de nouvel abonnement... Ah ! si je tenais celui qui m'a fait envoyer ce journal... (je vais tâcher de lui pardonner).
Courtoisement à vous, avec mon abonnement !

D.D. (MARSEILLE)

Soutien

Satisfait de votre "Libre Journal", je me fais un plaisir de renouveler mon abonnement pour un an, dans l'espoir de pouvoir vous apporter mon aide ; pour combien de temps ?... j'ai 80 ans !
Malgré un état visuel médiocre, j'arrive cependant à lire à peu près la presse de droite. C'est pour moi un devoir de vous aider, dans l'espoir de voir un jour triompher nos idées et nos hommes politiques occuper la juste place qu'ils

sont en droit d'avoir.
Courage en Dieu et en la Nation.

E.B. (MAISONS-ALFORT)

Heureuse initiative

Merci pour le "Libre Journal" que vous m'avez fait connaître et apprécier. Déjà abonné à cinq journaux de "la famille", il ne m'était pas possible de souscrire un nouvel abonnement, mon budget étant, hélas, limité.
Mais j'estime qu'il serait dommage de ne pas profiter des conditions que vous offrez et vous prie de trouver ci-inclus un chèque de 60 F, au titre de la proposition du pacte-abonnement.

J.E. (DAINVILLE)

Instructif

Votre "Libre Journal" me permet de contribuer à l'instruction de mes étudiants en lettres clas-



siques à l'Université.
Merci.

G.K. (ST BRÉVIN)

Sérieux et informé

C'est avec grand plaisir que je renouvelle mon abonnement, car la confiance que je vous ai témoignée a largement été récompensée par la qualité, le sérieux et l'information "non déformée" de votre "Libre Journal". Enfin une publication qui trouve sa place dans la presse nationale en abordant la grande histoire de notre civilisation.

Il est important que vous continuiez votre œuvre en y ajoutant un chapitre sur les grands problèmes de société et d'actualité étrangère.

R.Z. (NOISY)

Ravie

C'est avec la plus grande joie que je lis votre déca-daire.
J'aimerais cependant, si possible, que les « Cohenneries » et « Fidèle au poste » soient plus étendues, car l'humour, en particulier de nos deux amis, est absolument inimitable

J.C. (GIEN)

A TROP BUCHER...

Comme on pouvait s'y attendre, notre excellent camarade *Ximenez de Cisneros* a contracté, à force de traquer dans ses divagations inextricables une Gauche tantôt forte, tantôt débile, tantôt morte, tantôt ressuscitée, tantôt geignante et tantôt vociférante, un trouble général, une sorte de lassitude intel-

lectuelle qui, sans faire courir aucun danger au patient, rend nécessaire et urgent un repos de quelques décades.
Nos lecteurs voudront bien, en conséquence, excuser la courte absence de notre impitoyable censeur de la glose marxistoïde. Il devrait regagner les colonnes du « *Libre Journal* » dès après les fêtes. Dans l'attente, l'équipe lui adresse le témoignage de son amitié *In Christo*.

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers, 75019 Paris
- Principaux associés :

Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380

Abonnement
1 an 600 Frs,
à SDB,
68, rue David D'Angers
75019 Paris

Editorial

ISLAMISME ET IMMIGRATION

Des lecteurs ont exprimé leur désaccord avec les éditoriaux consacrés ici à "l'affaire des foulards islamiques".

Ayant voulu ce journal non pour plaire, mais pour exprimer librement et en conscience, fut-ce contre l'opinion majoritaire, ce que je crois ; je redis que le haro lancé par Pasqua-Gaubert et leur clique médiatique contre les islamistes ne vise qu'à couvrir les manigances anti-nationales de la police de la pensée et à détourner l'attention du problème primordial de l'immigration vers le problème secondaire de l'islamisme.

Pour déjouer cette manœuvre, imposons silence à nos passions et prêtons l'oreille non pas à nos sentiments ou à nos ressentiments mais à notre intelligence et à notre discernement.

La menace la plus terrible qui pèse sur notre pays est celle de l'immigration-invasion.

Prétendre qu'elle serait plus redoutable pour la tradition et la civilisation française si l'immigré est islamiste plutôt que fétichiste, israélite, bouddhiste ou athée est une sottise et un mensonge.

Sont-ce les islamistes qui saccagent notre jeunesse avec la sous-culture "verlan-rap-tag-Lang" ?

Sont-ce les islamistes qui menacent notre sécurité avec les gangs ethniques, la drogue et les banlieues-ghettos ?

Sont-ce les islamistes qui insultent notre intelligence en asservissant la presse, en faisant régner mensonge et désinformation, en souillant nos petits écrans d'abjecte pornographie ?

Sont-ce les islamistes qui excitent la haine franco-française, insultent les catholiques, et assimilent le nationalisme au nazisme ?

Sont-ce les islamistes qui fournissent des milliers d'électeurs supplétifs à la gauche cosmopolite et laïcarde ?

Quand Pasqua aura expulsé le dernier islamiste, quand il aura arraché le dernier tchador, en aurons-nous fini avec l'immigration, le chômage, la misère, la délinquance, la drogue, le sida, la surpopulation carcérale et hospitalière, la ghettoïsation suburbaine, la dictature intellectuelle, la colonisation culturelle, l'affaïssement spirituel et moral de notre pays ?

Le plus dangereux est-il le "jeune" qui bafoue à chaque instant notre droit ou l'imam qui proclame les lois de Dieu plus importantes que celles de l'Etat ?

Qui d'entre nous ne partage, d'ailleurs, cette conviction ?

La loi Veil vaudrait-elle plus que le décret divin "tu ne tuera point" ?

N'y a-t-il d'urgent, pour l'ordre public, que la persécution médiatique, politicienne et policière d'une poignée de barbus et de gamines en tchador ?

La vérité est simple et terrible : l'Islam fait peur aux Français, parce que les Français ne sont plus catholiques.

Forts dans notre foi, nous ne redoutons rien des autres croyants.

Mais Pasqua n'est pas Bernard l'Hermitte et sa croisade n'est que "postiche" de batteur d'estrade.

Acceptons donc, en attendant mieux, cette évidence de bon sens :

Ce n'est pas en persécutant l'Islam en France que l'on règlera le problème de l'immigration. C'est en réglant le problème de l'immigration que l'on écartera la menace islamique.

S de B



MINISTRE IN PARTIBUS

 Un vol Air France Paris-Genève a été retardé de près d'une demi-heure la semaine dernière. Motif : Roland Dumas, qui était enregistré comme passager, avait musardé sur la route de l'aéroport. A son arrivée à bord, il a été hué par les passagers qui, contrairement à l'équipage, savaient que Roland Dumas n'est plus ministre des Affaires étrangères mais simplement chargé d'expédier les affaires privées du prince.

BLAGUE

 Nonobstant ce hourvari, Roland Dumas a été débarqué avant la plèbe, par passerelle privée, dès l'atterrissage à Genève-Cointrin. Une grosse limousine l'attendait sur le tarmac, sans doute pour une visite à la galerie de la Cour du Cygne, un des centres commerciaux les plus somptueusement luxueux du centre historique de la capitale helvétique et dont les Suisses racontent qu'il est, par le biais de diverses sociétés écrans, la propriété personnelle de Mitterrand. Mais chacun sait que les Suisses sont des blagueurs.

BLAGUE (BIS)

 Autres grands blagueurs, les Vénitiens qui vous emmènent volontiers admirer un magnifique palais entièrement restauré sur les bords du Canal Grande en expliquant qu'il appartient à François Mitterrand. Tout ça parce que le président de la République française y séjourne régulièrement à titre privé et qu'on peut le voir longer à petits pas de retraité les canaux de la ville en compagnie de sa cour habituelle.

Quelques nouvelles

L'opération "mains-propres" éclabousse la France

Bien que la presse française soit là-dessus d'une discrétion de violette, le microcosme ne bruit que des possibles et redoutables retombées, sur la classe politique hexagonale, de l'opération "mani pulite" (mains propres) qui fait tant de bruit et de dégâts en Italie.

A ce jour, en effet, c'est près d'une centaine de politiciens italiens qui ont été interpellés, arrêtés, inquiétés, inculpés, voire conduits aux pires extrémités par des juges d'instruction qu'aiguillonne la détermination de détruire le formidable réseau de complicités entre mafia, classe politique et monde des affaires qui, depuis un demi-siècle, met l'Italie en coupe réglée.

Le résultat le plus clair de ce grand nettoyage ayant pu être constaté le week-end dernier avec la formidable raclée reçue par les partis traditionnels dans les élections municipales italiennes.

L'Europe des affaires étant ce qu'elle est, les investigations des magistrats transalpins ne pouvaient manquer de déboucher sur quelques pistes cisalpines.

Le premier lièvre levé s'appelle Jean-Marc Vernes, banquier septuagénaire dont les activités accompagnent depuis près d'un demi-siècle l'évolu-

tion du monde des affaires européen.

Jean-Marc Vernes, en effet, c'est la haute banque, le monde du sucre et du papier, l'imprimerie, les sociétés néo-coloniales d'exploitation des richesses du tiers monde, l'industrie aérospatiale, l'électronique, les assurances, l'immobilier et la haute finance.

Il a été, il est ou il sera président-directeur général ou administrateur de la banque Vernes et autres appellations diverses, de Roux-Combaluzier-Schindler, de la Compagnie marocaine des cartons et papiers, de Beghin Say, de la Sucrerie centrale de Cambrai, de la Banque industrielle du Marais, de Lesieur alimentaire, de la Compagnie industrielle, d'Air liquide, d'Azucarera del littoral, de la Compagnie financière du groupe Victoire, d'Agricola Finanziara, de Rhône-Poulenc, Marcel Dassault, Montedison, Bréguet Aviation, Havas, etc. etc.

En un mot, tout le monde a confiance : il a la Légion d'honneur.

Or, voici qu'un petit magistrat italien, le juge Di Pietro, prétend entendre cet intouchable prince de la caste des possédants sur ses relations avec Enimont, société italienne dont les enquêtes ont fait apparaître qu'elle n'était en réalité qu'une pompe aspiran-

te-refoulante qui, en quelques années, a fait transiter cinq cent trente millions de francs du monde des affaires au monde politique.

En clair, une officine de distribution de pots de vin.

Or, Enimont est une filiale de Montedison dont l'un des plus gros actionnaires est (voir plus haut) Jean-Marc Vernes, propriétaire de 11 % du capital et dont le "big boss", Raul Gardini, s'est récemment suicidé dans l'ergastule où il avait été mis en préventive par la justice milanaise.

Le juge Di Pietro s'est donc mis en tête d'entendre l'intéressant et décoré Monsieur Vernes comme associé de feu Gardini.

Le garde des Sceaux, Monsieur Méhaignerie, pour des raisons obscures, ne l'entend pas de cette oreille. Il a donc opposé une fin de non recevoir au juge Di Pietro, se contentant de lui proposer d'assister, sans droit d'intervention, à une conversation que Monsieur Vernes aurait avec un magistrat français dûment désigné par la Chancellerie.

Visiblement, on tient à tout prix à éviter que la conversation ne s'égaré. Notamment vers les accusations lancées en septembre dernier par Giuseppe Berliini, collabo-



les du marigot

rateur de Raul Gardini pour la Suisse.

Berlini affirme, en effet, avoir été chargé par Gardini de monter vingt-trois sociétés dont le seul objet était d'opacifier au maximum un réseau d'évasion de capitaux. Il ajoute, ce monsieur Berlini, que cette opération délicate a été conduite avec le concours de plusieurs grandes banques françaises.

Par exemple, soutient-il, l'une des vingt-trois sociétés, baptisée Carelle SA, opérait avec Indosuez Luxembourg, cependant qu'Indosuez Paris était plus spécialement chargée de Lamberton Holding, autre membre du groupe des vingt-trois.

Toutes les opérations se déroulant à travers un impénétrable enchevêtrement de sociétés siégeant à Nassau, à Vaduz, à Guernesey, à l'île de Man ou au Paraguay.

Un véritable guide des paradis fiscaux.

Comme exemple de ces méthodes obliques et compliquées, Berlini cite le cas du raid lancé par le groupe Feruzzi contre le groupe des assurances Victoire dont Jean-Marc Vernes était le PDG. Raid cependant opéré avec le secours des sociétés de Jean-Marc Vernes.

Allez comprendre...

Voici ce que raconte Berlini.

"Dans le courant 1989, la compagnie Victoire, dont le siège est à Paris, fut l'objet d'une attaque de la part du groupe Indosuez. Victoire était alors contrôlée par le groupe de

la Compagnie industrielle de Jean-Marc Vernes, grand ami de Raul Gardini qui l'avait associé à de nombreuses affaires financières.

L'attaque portée par Indosuez contre Vernes fut particulièrement violente. Les sommes en jeu étaient si importantes que le cours de l'action Victoire quadrupla. Raul Gardini se déclara prêt à soutenir son ami Vernes contre l'agression d'Indosuez mais précisa qu'il ne pouvait apporter ce soutien que par des voies officielles.

Il fut donc autorisé, pour cause d'urgence, à mettre sur pied un système astucieux de prêt "back to back" destiné à apporter sur les marchés financiers parisiens l'argent nécessaire à l'achat de la Compagnie industrielle.

Le système "back to back" est un procédé aussi complexe que secret qui consiste à faire "fabriquer", par un groupe constitué par cinq des plus grosses banques mondiales, de l'argent "virtuel" qui est introduit sur le marché sous la forme de lignes comptables enregistrant des prêts-à-soi-même qui ne sont évidemment jamais remboursés.

En gros, le procédé ressemble fort aux manipulations boursières sur le marché des matières premières, qui permettent de manipuler des sommes astronomiques en ne bloquant que le dixième des montants totaux.

A cela près que le sucre, le cacao ou le café sont ici remplacés par des dollars.

Il faut, pour pouvoir entrer dans ce monde ultra secret et ultra fermé, avoir été coopté par ce que les initiés appellent les "five masters".

Quoi qu'il en soit, a donc expliqué Berlini au juge, c'est par ce moyen qu'en juillet et août 1989 vingt-neuf mille actions de la Compagnie industrielle de Jean-Marc Vernes ont ainsi changé de main pour la somme de trente-sept millions de dollars.

De la même manière, soixante-trois millions de dollars d'actions de la société sucrière Beghin Say, dont Jean-Marc Vernes était également PDG, ont été échangés entre septembre 89 et février 90.

Toutes ces manipulations totalement fictives permettent curieusement de dégager des plus-values qui, elles, sont bien réelles et qui permettent de verser aux partis politiques de bonnes grosses espèces sonnantes et rébuchantes.

D'où le désir bien légitime du juge Di Pietro de rencontrer Jean-Marc Vernes, ne serait-ce que pour établir définitivement sa totale innocence (qui ne fait aucun doute, on l'a compris).

Cette affaire n'intéressant que ces incurables voleurs de bicyclettes que sont les Italiens, Pierre Méhaignerie, à ce jour, ne marque aucun enthousiasme à l'idée de permettre qu'un Rital pouilleux vienne indisposer un honorable banquier français.

On respire.

Et on n'est pas les seuls...

BLAGUE (TER) RATON



On s'amuse décemment beaucoup à raconter

n'importe quoi dans le monde. Ainsi, en Afrique australe, soutient-on sans rire que c'est le même François Mitterrand qui contrôle, toujours par le biais de sociétés écrans, le plus grand groupe hôtelier de luxe du sous-continent. "Sun International" possède de quelques-uns des magnifiques palaces pour milliardaires installés dans les régions touristiques, notamment au Bophuthatswana.

PRET AMICAL



Naturellement, tout cela (galerie genevoise, palais vénitien et palaces africains) relève de la plaisanterie. Où donc François Mitterrand, dont la fortune personnelle est connue

puisque l'a rendue publique lors de son élection (et l'on ne peut douter de sa sincérité) aurait-il trouvé l'argent nécessaire à de pareilles acquisitions ? A moins, bien sûr, qu'il n'ait bénéficié de la part de son défunt ami Pelat de prêts amicaux qu'il aurait remboursés avec des livres rares...

OPPORTUN



Arthur Conte, passé-directeur de la télévision et

grand brasseur d'idées devant l'Éternel, vient de proposer la construction à Paris d'un centre des cultures africaines calqué sur le modèle de l'Institut du Monde arabe. Exactement ce dont nous avons besoin en cette époque de crise économique et de contre-colonisation culturelle.



DESTABILISATION

 Parmi les exploits à inscrire au bilan de la gestion socialiste, celui-ci, que l'on n'aurait pas cru possible : la plus fanatiquement française des îles de l'Océan Indien, Mayotte, serait depuis quelques semaines en proie à une telle agitation séparatiste qu'il a fallu envoyer une escouade de gardes mobiles pour défendre l'ordre menacé. Il est clair que cette agitation trouve son origine à Moroni, officiellement capitale des Comores "indépendantes" et en réalité chasse privée personnelle de Mitterrand qui y règne en potentat absolu.

COHABITATION

 Edouard Balladur ayant fait savoir qu'il rendrait visite à la "Région Aquitaine" et donc au président Valade dans les premiers jours de 1994, Chaban aussitôt annoncé qu'il recevrait Mitterrand le 7 janvier à la mairie de Bordeaux. Tout ça, bien entendu, dans la plus franche atmosphère de camaraderie.

PROMENADES

 La valse des PDG va finir par coûter cher en musiciens. Loïc Le Floch Prigent, débarqué d'Elf, avait résolu de faire une tournée d'adieu auprès des représentations de la société en Afrique. Son successeur Philippe Jaffré s'y est opposé, arguant qu'il entendait, lui, faire la même tournée, mais pour marquer son entrée en fonction. Du coup, Le Floch Prigent s'est fait prêter un avion privé par le groupe Pinault pour son petit périple.

Autres nouvelles

Panique dans les loges

Une véritable panique est en train de s'emparer de l'establishment maçonnique en France à la suite de la mise en circulation d'une mystérieuse note qu'un éminent ancien chargé de mission de l'Elysée fait circuler en ce moment. Il s'agit d'un document de huit feuillets d'origine non précisée (ce qu'en termes de police des Renseignements généraux on appelle un "blanc") qui met gravement en cause la gestion calamiteuse de Jean-Louis Pétriat, haut dignitaire maçonnique et successeur de Michel Baroin à la tête de la riche Garantie Mutuelle des Fonctionnaires.

Mais cette note ne se contente pas d'émettre des commentaires sévères sur

la gestion Pétriat. Elle rappelle surtout que l'appartenance aux instances dirigeantes de la franc-maçonnerie est, ces temps-ci, plutôt malsaine.

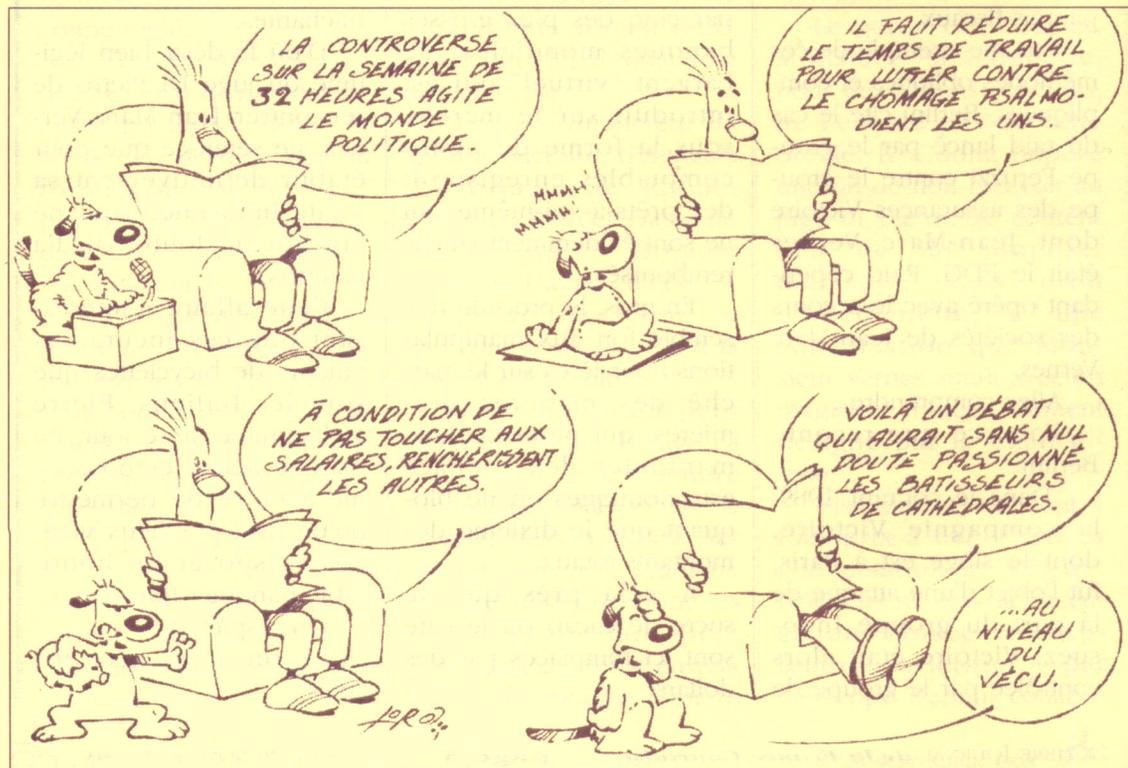
Successivement, en effet, les loges ont vu passer à l'Orient éternel trois de leurs frères les plus éminents :

— Michel Baroin, Grand maître du Grand Orient de France, a été assassiné dans un accident d'avion le 5 février 1987, quelques semaines après son accession à la présidence de la mission de commémoration du bicentenaire de la Révolution ;

— Vient ensuite Harris Puisais, dignitaire de haut grade du Grand Orient de France, militant socialiste, ami très proche de Pierre Bérégovoy et agent

d'influence soviétique. Il était l'adjoint de Michel Baroin à la GMF. Il est mort à soixante-cinq ans, d'un "arrêt du cœur" plutôt bizarre à l'Hôpital américain de Neuilly (au même endroit où sont morts, comme lui, l'ami très compromettant de François Mitterrand, Patrice Pelat, et le gorille du grand monde Glenn Souham) ;

— Enfin Pierre Wild, riche médecin et franc-maçon réputé, a été assassiné dans des conditions dignes d'Agatha Christie dans la chambre forte de sa propriété de Mulhouse. C'est une semaine après la mort de Baroin, le jour même des obsèques religieuses du chef de bande maçonnique, que Wild, qui était un de ses amis les plus



proches, a été retrouvé mort, tué d'une balle provenant d'un revolver d'ordonnance modèle 1892. L'enquête a établi que Wild avait été victime d'un familial qui était parvenu à le convaincre d'ouvrir l'énorme chambre forte de sa luxueuse villa

pour y consulter ou y prélever des documents. Ayant abattu le médecin, le meurtrier a disparu en emportant les papiers et le testament de Wild. Un moment soupçonné, l'associé de la victime est aujourd'hui hors de cause. Mais le juge Germain

chargé de l'enquête n'a pas baissé les bras. Sept ans plus tard, il serait sur une nouvelle piste conduisant aux investissements aventureux que Baroin avait imposés à la GMF dans les riches parages de l'île Saint-Martin. ■

Le marxisme opium des peuples : l'offensive Allen Ginsberg

§'il y avait encore de candides citoyens persuadés que la bataille contre le marxisme et ses diverses variétés socialo-communistes se déroule simplement dans l'arène politico-économique — autant dire que la victoire serait déjà acquise — ces braves électeurs se trompent lourdement. La bataille contre le marxisme — opium des peuples — est en priorité un engagement de l'esprit pour l'esprit. C'est dire que, dans nos sociétés, le rapport des forces est massivement favorable à la gauche qui a noyauté depuis des décennies les écoles, l'université, les maisons d'édition et les médias. Dans cette perspective, on ne saurait tenir pour dérisoire l'incident Allen Ginsberg.

Jacques Toubon, ministre cohabitant d'une Culture sans domicile fixe, toujours dans le droit fil de la gauche caviar, vient de faire chevalier des Arts et des Lettres ce professeur marxiste du Brooklyn College de New York, lequel a déclaré, impavide : « Personnellement je n'ai pas changé, c'est le système qui a reconnu la valeur de notre poésie... »

Il faut dire que, de même que Roger Garaudy tente de se parer des plumes de l'Islam, Ginsberg adopte le cache-sexe bouddhiste, mais il s'agit bien de casser la même baraque. En octobre 1987, alors que je participais, en tant que traducteur du roman de Jack Kérouac, « Sur la route », à la Rencontre internationale de Québec, j'ai déjeuné avec Allen Ginsberg et le poète Lawrence Ferlinghetti. L'un et l'autre m'ont reproché d'avoir dénoncé depuis trois décennies l'incurie communiste ! Ils se proclamaient toujours de fidèles adeptes de Fidel Castro, en cette Amérique où ils peuvent pourtant côtoyer quotidiennement les intellectuels et artistes cubains survivants, mais souvent estropiés ou défigurés par le grand protecteur des champs de drogue latino-américains.

Ce qui est le plus répugnant, c'est qu'Allen Ginsberg et son acolyte, William Burroughs, que j'ai rencontré en 1960 à Paris pour la traduction d'un de ses textes, ont l'audace de parler au nom du grand écrivain qu'était Jack Kérouac, d'exhiber son linceul souillé de morphine et d'héroïne, de

leur propre fait justement. Eux qui ne prenaient de la drogue qu'à dose homéopathique, pour la frimer, pour « donner l'exemple » et s'ouvrir un marché dans les rangs de la jeunesse, sont directement responsables du martyre et de la mort précoce de Kérouac, qui dut parfois subir l'injection de leurs propres mains, sans parler de leurs agressions sodomistes, puisqu'ils étaient à la fois, castristes et homosexuels. Si Jack Toubon consent à s'informer en dehors des cercles gauchistes, je lui traduirai volontiers certains passages d'un magnifique ouvrage de Gerald Nicosia — « Memory Babe », le même mémoire —, la biographie de Kérouac que la gauche caviar de Paris refuse de publier malgré mes efforts depuis plusieurs années.

Même si l'on est adepte de « l'exception culturelle », il vaut mieux éviter de décorer les narco-trafiquants.

Jacques HOUBART (1)

(1) Auteur de « Dieu, César et les bourgeois », Editions La Bruyère, 1993, traducteur de « Sur la route », Editions Gallimard.

CHANGEMENT (SIC)



Après Brice Lalonde, chargé de mission à

Matignon, après Huguette Bouchardeau, embauchée dans un cabinet ministériel, après l'architecte trotskyste Roland Castro, engagé par Pasqua, Nicolas Bazire, bras droit d'Edouard Balladur, vient de faire des offres d'emploi à Michel Gillibert, ancien secrétaire d'Etat aux handicapés du gouvernement socialiste.

FERMETÉ



Alain Juppé s'est, dit-on, montré d'une fermeté

exemplaire avec la Libye en décidant, de concert avec les « grandes nations », un embargo sur le pétrole tant que Khadafi n'aurait pas livré ses terroristes à la justice anglaise.

C'est bien. La réalité vraie est toutefois plus nuancée : l'embargo porte sur le matériel d'exportation et non de recherche. En outre, tout le matériel nécessaire à la prochaine campagne a été livré en urgence par la France à Khadafi dans les semaines qui ont précédé le décret d'embargo.

GABEGIE



Le rapport sur la Formation professionnelle commandé par Michel Giraud,

ministre du travail, fait apparaître que cent trente-cinq milliards par an sont purement et simplement dilapidés en stages inutiles et tentatives avortées d'insertion. Cent trente-cinq milliards, c'est le coût de création de cent trente-cinq mille emplois.

Pour l'instant, le gouvernement semble surtout soucieux d'éviter la création d'une commission d'enquête sur cet incroyable gâchis.



LE PACTE-ABONNEMENT

CHANGEMENT DE DIRECTION



Ce n'est plus Ted Turner, le mari de Jane Fonda, qui contrôle CNN, télévision officielle de désinformation du N.O.M. (Nouvel Ordre Mondial), c'est Jerry Levine, producteur de la chanteuse sataniste Madona.

POLITICALLY CORRECT



Une nouvelle campagne de "dénazification" comparable à celle qui bouscula, voilà cinq ans, le "mythe" Heidegger s'amorce dans les milieux "politically correct" américains. La cible est Carl Gustav Jung, psychiatre suisse. Motif : la démolition en règle du freudisme par Jung procéderait d'un antisémitisme inconscient.

BETE IMMONDE



La CIA aurait établi avec certitude que Saddam Hussein a acquis des armes nucléaires tactiques auprès de l'ancienne république socialiste soviétique du Kazakhstan. C'est du moins ce que la presse du N.O.M a reçu l'ordre de faire savoir aux populations. Au même moment, un incident de frontière oppose un demi-millier de civils irakiens à leurs voisins du Koweït.

Bill "Saxo" Clinton préparerait une nouvelle intervention contre l'Irak pour faire oublier le grotesque fiasco somalien qu'il ne s'y prendrait pas autrement.

LESSIVE



Trois bricoleurs allemands menacent l'un des secteurs clés de l'économie mondiale. Ils ont mis au point une boule de la taille d'une balle de tennis contenant un vibreur actionné par piles.

Plongée dans un seau d'eau contenant du linge sale, cette boule produit des vibrations qui expulsent les impuretés du linge en dix minutes sans recours à aucun produit détergent. La commercialisation devrait intervenir au début 94.

Le chiffre d'affaire des lessives en France est de l'ordre de six milliards de francs par an. Les groupes lessiviers constituent les plus puissantes multinationales du monde.

De nombreux amis nous nous ayant fait part des difficultés qu'ils rencontrent à consacrer 600 F d'un coup à un abonnement au "LIBRE JOURNAL", nous avons mis au point une formule fondée sur la confiance, un pacte de solidarité entre gens de bonne compagnie et de bonne foi : le **Pacte-abonnement**.

Vous vous engagez moralement à rester abonné pendant un an et vous choisissez le rythme de paiement qui vous convient :

60 F par mois pendant douze mois
115 F par mois pendant six mois
160 F par mois pendant quatre mois
210 F par mois pendant trois mois
300 F par mois pendant deux mois

Nous nous engageons à vous servir le "LIBRE JOURNAL" pendant un an sans vous accabler de rappels ou de relances.

Adressez le premier versement correspondant au mode de paiement choisi, par chèque ou mandat à l'ordre de SDB à :

**SDB, 68 rue David d'Angers,
75019 PARIS**

J'ADHERE AU PACTE-ABONNEMENT DU LIBRE JOURNAL.

Je m'abonne au "LIBRE JOURNAL" pour un an

Je choisis d'effectuer :
12 versements mensuels de 60 F chacun
6 versements mensuels de 115 F chacun
3 versements mensuels de 210 F chacun
2 versements mensuels de 300 F chacun

Je joins à ce coupon un chèque correspondant au premier versement..

J'en expédierai un autre du même montant chaque mois pendant la période choisie.

JE SOUSCRIS UN PREMIER ABONNEMENT POUR UN AN et je joins un chèque de 600 F

JE SUIS DEJA ABONNE MAIS JE PROLONGE MON ABONNEMENT ACTUEL D'UN AN et j'envoie un chèque de 500 F

NOM

PRENOM

ADRESSE

Chèques et mandats à l'ordre de SDB à adresser à :

RENSEIGNEMENTS :
TEL 42 46 44 77

Bulletin à recopier ou à photocopier et à adresser à
SDB 68, rue David d'Angers 75019 Paris

Découvrez LES PROVINCIALES d'Anne Bernet

VINGT-DEUX AUTEURS SCOLAIRES PRESENTÉS D'UNE MANIERE QUI NE L'EST PAS

Par un phénomène bien excusable, les grands auteurs classiques nous sont souvent devenus étrangers parce qu'un enseignement mal adapté en a fait des raseurs. Or, ces hommes et ces femmes ont été des êtres de chair et de sang, ils ont aimé et souffert, leur œuvre est imprégnée de leur vie, elle porte en elle la même sève qui a couru dans leurs veines.

Pour la première fois, Anne Bernet nous fait découvrir ces grands classiques comme des compatriotes, comme des êtres enracinés dans leurs provinces, dans leurs terroirs, dans leurs traditions.

Elle nous montre du Bellay l'Angevin, Molière le Normand de Paris, Rimbaud l'amoureux haineux de Charleville, Montaigne d'Aquitaine, Hugo qui se rêva breton et tant d'autres qui sont faits de France comme ils ont fait la France..

Vingt-deux "pointes sèches" pleines d'amour et tracées d'une plume étincellante :

.... Les Provinciales : 45 F, - Franco.

TOTAL

Chèques et mandats à l'ordre de SDB (exclusivement)

A commander ou à réserver à : SDB 68, rue David d'Angers 75019 PARIS

Nom : Prénom :

Rue :

Code postal : Ville : Pays : Tel :

Veillez trouver ci-joint mon règlement à l'ordre de SDB par :

chèque bancaire ou postal

mandat-postal ou international

Et c'est ainsi...

par ADG

Le Beaujolais nouveau arrive et moi je pars. C'était lui ou moi car, d'évidence l'un de nous deux est de trop sur ce territoire. Surtout s'il a encore des saveurs étranges du genre vanille pour les filles et chocolat pour les gars ou pire, banane pour les chimpanzés comme l'a excellemment dit Aramis dans un ci-récent numéro. On ne saurait lutter contre l'invasion du Beaujolais nouveau, auquel est venu s'adjoindre d'autres louches comparses barbares comme le néo-gamay et le nov-picrate, boissons d'eau-bouche qu'on ne saurait déguster ni à la tourne, ni à la régalaide.

Le pire est sans doute que je vais retrouver ce maudit pichetogomme en Australie et à la Nouvelle Calédonie où pourtant le baigne a été aboli depuis belle heurette et où on n'a plus l'excuse de la consommation d'un gras missionnaire (le moins digeste étant encore la barbe et la soutane) pour se rincer le gosier. Les accords de Matignon sont passés par là qui ont éradiqué le cannibalisme pourtant coutumier, les pilou-pilou au tamioc et rétabli les kanaks dans leur droit de posséder le casino de Nouméa et la maison du blanc.

Le Beaujolais nouveau, c'est autre chose et d'abord, ça ne fait pas de bien par où c'que ça passe. C'est un vin de cocher et je ne vise pas là mon aimable confrère de « Présent » avec qui je partage la fréquentation assidue d'Alphonse Boudard, Robert-Louis Stevenson et Long Chris mais de celui qui, assis sur du molleton, n'eut jamais d'autre horizon que le trou du cul d'un cheval tout en ayant l'impression de voyager. On voit par là que le cocher était un être médiocre, bien en-dessous du petit livreur de chez Nicolas, ce qui me remet en mémoire ces vers fameux de Raoul Ronchon:

« Le jour se levait sur Félisque Potin

LE VAIN DES RUES



— *Gustation
du missionnaire*
— *Disparition
du piéton*
— *Baignade
interdite
de Chirac*
— *Grandeur
consécutive
d'icelui.*



Ousqu'on trouve de la bière et pis aussi du vin »

Mais brisons là, non sans avoir complimenté monsieur Bob Giraud qui a publié aux belles éditions du Dilettante « Faune et flore argotiques » qui est l'utile prolongement de son « Argot de l'Eros » et à qui j'ai emprunté pour titre de cette rubrique, celui d'un de ses livres les plus justement célèbres.

C'est que je regrette bien qu'on ne célèbre plus les rues de Paris. Depuis Léon-Paul Fargue, le piéton est une espèce en voie de disparition et qui piétonne aujourd'hui est considéré comme suspect. A pinces on se sent vain, anachronique, incongru, les

automobiles vous pètent rasibus au pif, les scoutéristes vous disputent le trottoir pour remonter les voies en sens interdit et les chiens y déposent des offrandes odorantes qui, malgré les initiatives motardes de M. Chirac, vous montent au nez pire qu'à Dijon.

Et puisque je parle du maire de Paris - que je respecte en tant qu'être humain - comment ne pas lui rappeler qu'il avait promis qu'il se baignerait en 92 dans la Seine. Nous arrivons à la fin 1993 (plus que six ans pour être encore un homme du XXesiècle) et je n'ai toujours pas entendu le grand plat de M. Chirac sous le pont Mirabeau, où, sauf confusion de ma part, coule la Seine. Peut-être l'a-t-il fait, je n'en sais rien, je ne peux pas être partout, mais dans ce cas-là, sa publicité a été mal faite ou son plongeon trop discret ou encore le pont Mirabeau a-t-il rendu son tablier. Je conçois bien que M. Chirac a sans doute d'autres soucis que de faire trempette pour sa renommée au milieu des pessaires usagés et des chats indo-européens plutôt crevés et on ne peut pas lui faire grief de passer son brevet de natation ailleurs que dans le bouillon d'horreur qu'est devenu la Seine, mais je me demande si cette promesse non-tenue ne l'empêchera pas, malgré le ferme soutien de ses amis du RPR et de M. Balladur, d'être élu à la Présidence de la République.

Les électeurs n'aiment pas en effet qu'on dise qu'on va se jeter à l'eau alors qu'on reste un pied en l'air au bord de la baille. L'électeur aime les candidats qui se mouillent et personnellement, je ne voterai sûrement pas pour un homme qui ne va pas au bain.

Et c'est ainsi que M. Chirac, même s'il est grand et apte à dépendre les andouilles, ne sera jamais Président.

Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

A la recherche de la Gauche perdue **ON A RETROUVE LE « CAMP DU PROGRES »**

Phénomène fascinant : d'une semaine à l'autre, le « Nouvel Obs » ne cesse de produire des analyses contradictoires sur l'état de la pensée progressiste, soufflant alternativement le chaud et le froid. Qui croire, Seigneur ? L'Obs-qui-rit ou l'Obs-qui-pleure ?



Quand le peuple réinvente la gauche

« La gauche n'existe plus », annonçait l'hebdo à l'occasion du congrès du PS. Apparemment, Laurent Joffrin, directeur de la rédaction, n'a pas supporté cette affirmation abrupte de son propre journal. Informer, c'est bien, mais à condition de ne pas désespérer son propre (é)lectorat. Conscient de ses responsabilités, l'homme a donc pris lui-même la plume pour nuancer le trait. Et de risquer une hypothèse, audacieuse certes, mais seule apte à concilier le constat de décès et les nécessaires perspectives de résurrection. Je résume la pensée joffrinienne : la gauche a perdu le peuple, OK. Mais le peuple, lui, est en train de « réinventer la gauche » en dehors de la gauche !

C'est pas beau, ça ? Démonstration en deux points : l'establishment PS est au plus mal, nul ne le conteste. « Désorientés, démoralisés, atones », les socialistes cherchent désespérément des idées neuves, un programme — et surtout des électeurs.

Mais l'essentiel est ailleurs : « la société » se prend en mains elle-même et retrouve spontanément les voies de la contestation. « Une forme nouvelle d'action politique se développe en dehors de la politique. Elle rejette jusqu'à l'emploi du mot "gauche", mais elle en incarne manifestement la tradition ».

Un peu partout, individus, associations, journaux, chanteurs se dressent et prennent la place du parti défaillant pour continuer le combat.



Le Sida, virus progressiste

Des exemples ? Mais ils fourmillent, assure Joffrin. Prenez l'association « *Droit au logement* » : née dans la bataille historique « pour les Maliens de Vincennes », elle a publié une charte dans laquelle on retrouve, « en phrases simples », certes, mais compréhensibles quand même, des idées incontestablement de gauche : oui au logement social, non aux expulsions, à bas l'exclusion, etc. Selon l'auteur, « le même esprit anime *Act Up* », groupuscule homosexuel activiste importé des Etats-Unis. De fait, n'a-t-il pas pour but de « traquer toute forme de discrimination contre les sidéens (...) et de dénoncer les responsables » ? Eux aussi se réclament des « valeurs les plus traditionnelles » : solidarité, égalité devant les soins, respect de la personne. Sur ce dernier point, leurs grands frères d'Amérique ont pris une longueur d'avance : ils en sont à dénoncer par voie d'affiches tous les « gays » honteux de la politique et du show-biz... Mais on ne doute pas que nos dynamiques petits Français, qui « pratiquent volontiers la provocation », régleront vite leur retard dans cette salubre entreprise de délation. Pourvu que Dieu leur prête vie, car, nous apprend « l'Obs », « plusieurs militants ont déjà succombé depuis la création de l'association ».



Le Rap, musique social-démocrate

Cet « esprit nouveau » dispose même désormais d'un porte-voix quotidien, se réjouit Joffrin : « *Le Jour* », dont la ligne éditoriale est impeccable : « critique sociale, impertinence, extrême

attention au monde des exclus et aux luttes urbaines ». Hélas ! A peine avait-il écrit ces lignes élogieuses qu'on apprenait le naufrage du journal, après six mois d'existence. Heureusement, il y a aussi le « rap » qui, lui, se porte à merveille. Une musique « parfois éprouvante », avoue le directeur de « l'Obs » — mais largement rachetée par la qualité de ses textes, qui « dénoncent les maux de la société française au nom de valeurs social-démocrates ». Particulièrement recommandés par l'hebdo : le rapper d'origine africaine M-C Solaar et « le groupe marseillais Imperial Asiatic Men ».



Gauche : les voies de la renaissance

Et quoi encore ? Eh bien, l'auteur nous signale, pêle-mêle, dans ce bouillonnement protestataire, le succès du livre de Pierre Bourdieu sur « La misère du monde », qui « fait constamment référence aux traditions les plus établies de la gauche », la popularité de Kouchner et de l'abbé Pierre, et même la rubrique d'aide aux chômeurs dans le « *Parisien* »... Autant de phénomènes et de mouvements porteurs d'espoir car, apprend-on, ils « portent les valeurs de la gauche » là où la gauche n'est plus. Mais, au fait, comment s'explique sa disparition ? Elémentaire, mon cher Beketch ! « La présence au pouvoir a tué la culture d'opposition ». Analyse imparable — et pleine de promesses pour l'avenir : pour que la gauche retrouve sa culture perdue, et l'adhésion populaire par la même occasion, ne lui suffit-il pas de s'installer définitivement dans l'opposition ? Tel est, le vœu le plus cher de la direction du « Nouvel Observateur ». Qu'on me permette d'y associer modestement le mien.

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

NAPOLÉON III, LE CARDINAL PIE ET LA TURQUIE

Au XIX^e siècle, la Turquie était une puissance européenne puisqu'elle occupait les Balkans conquis depuis le XV^e siècle. Les chrétiens y vivaient dans un état de semi-servilité et leur seul espoir résidait dans une intervention étrangère. Durant les XVII^e et XVIII^e siècles, l'Autriche avait organisé la résistance puis la reconquête. Au XIX^e siècle, la Russie affirma une politique de soutien des populations slaves et orthodoxes opprimées. Mais, ce n'était pas sans arrière-pensée, puisque, au-delà des Balkans, les responsables russes voyaient la Méditerranée qu'ils voulaient ouvrir à leur marine. La « question des détroits » était donc posée puisque la Sublime Porte en était la propriétaire. Que la reconquête chrétienne se fasse, que les Turcs soient renvoyés chez eux, en Asie, de l'autre côté du Bosphore, que Constantinople soit libérée et Sainte-Sophie rendue à sa religion, et la flotte russe pourrait pénétrer en Méditerranée. Et de cela, l'Angleterre ne voulait à aucun prix. C'est pourquoi les Turcs sont encore présents en Europe.

Plus encore : quand, dans les années 1850, l'armée du Tsar se montra trop menaçante pour la Turquie, Anglais et Français, aidés par les Piémontais, volèrent à son secours en allant attaquer la Russie. Ce fut la guerre de Crimée (1854-1856).

Au moment où le séculaire et implacable ennemi turc allait

enfin être terrassé, des nations chrétiennes venaient donc le défendre... Le 15 mars 1859, le futur cardinal Pie fut reçu par l'empereur Napoléon III. L'audience dura cinquante-cinq minutes, elle porta sur la question romaine. A cette occasion, Mgr Pie déclara au souverain : « Que votre Majesté veuille bien se rappeler Constantinople et la Turquie, (...) et qu'elle me permette de lui demander ce qu'a fait là notre glorieuse expédition de Crimée ?

Ah ! Sire, lorsqu'on se rappelle que, pendant onze siècles, la politique de l'Europe chrétienne fut de combattre le Turc, comment n'éprouverait-on pas quelque étonnement de voir le souverain d'un pays catholique se faire le soutien de la puissance ottomane et aller, à grands frais, assurer son indépendance ? Or, ne suis-je pas fondé à dire que c'est, par là-même, assurer des abus ? Car enfin, qui protégeons-nous ? Il y a, à Constantinople, un homme, ou plutôt un être que je ne veux pas qualifier, qui mange dans une auge d'or deux cents millions prélevés sur les sueurs des chrétiens. Il les mange avec ses huit

cents femmes légitimes, ses trentesix sultanes et ses sept-cent-cinquante femmes de harem, sans compter les favoris, les gendres et leurs femmes ! Et c'est pour perpétuer et consolider un tel état de choses que nous sommes allés en Orient ! C'est pour en assurer l'intégrité que nous avons dépensé deux milliards, soixante-huit officiers supérieurs, trois cent cinquante jeunes gens, la fleur de nos grandes familles, et deux cent mille Français ?

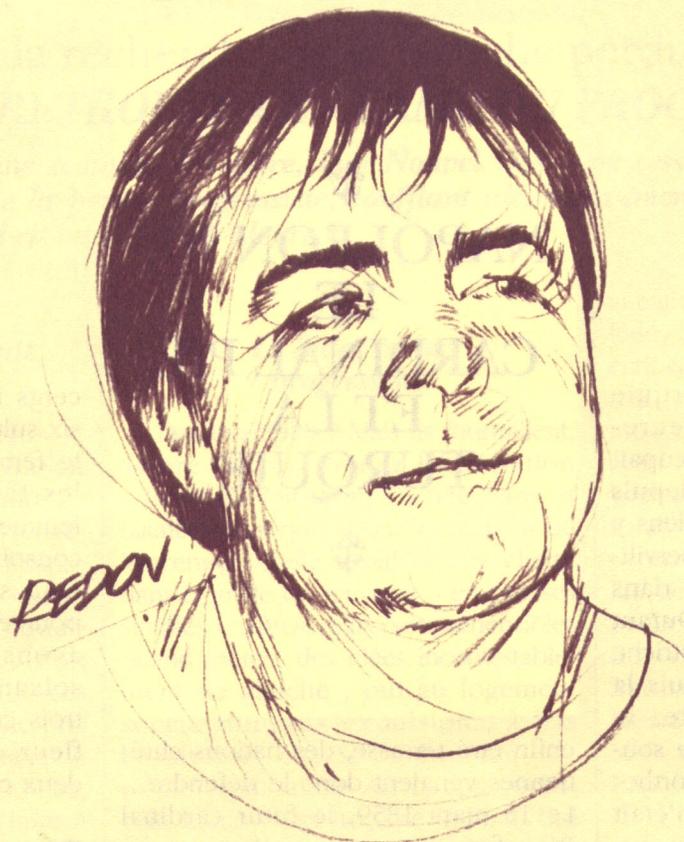
Excusez-moi, Sire ; mais à ce Turc, non seulement nous avons dit : Continue à te vautrer comme par le passé dans la fange séculaire... Je ne souffrirai pas qu'on touche à ton Empire. Mais nous avons ajouté : grand Sultan, jusqu'à présent, le souverain de Rome, le Pape, avait présidé aux conseils de l'Europe. Eh bien, nous allons avoir un Conseil européen ; le Pape n'y sera pas ; mais tu y viendras, toi qui n'y étais jamais venu. Non seulement tu y seras, mais nous ferons devant toi le cas de conscience de ce vieillard absent ; et nous te donnerons le plaisir de nous voir étaler et soumettre à ton jugement les prétendus abus de son gouvernement.

En vérité Sire, n'est-ce pas ce qui s'est fait ?... » (1)

(1) Cité par le chanoine Etienne Catta. « La doctrine politique et sociale du cardinal Pie (1815-1882) ». Nouvelles Editions Latines, 1959, pp 300-302.

Entretien Courtois avec

Né en 1946 dans la région liégeoise, François Walthéry est un des grands auteurs de la bande dessinée belge contemporaine. Après avoir effectué son « apprentissage » dans l'atelier de Peyo, le père des Schtroumfs, il crée en 1969 le personnage de Natacha, hôtesse de l'air, héroïne de près d'une vingtaine d'albums auxquels ont collaboré les scénaristes les plus illustres tels Gos, Tillieux, Jidéhem ou Wasterlain. Mais le crayon de Walthéry ne se borne pas à dessiner les formes — charmantes — de Natacha, et une nouvelle héroïne vient de voir le jour aux éditions du Lombard. Rubine, c'est son nom, est une femme-flic évoluant dans les rues de Chicago. C'est à l'occasion de la présentation en France de ce nouveau personnage que Walthéry nous a accordé cet entretien courtois.



LIBRE JOURNAL :
Votre vocation de dessinateur a été précoce ?

FRANÇOIS WALTHÉRY :
A l'âge de huit ans, je savais que je voulais être dessinateur. C'est un ou deux ans après que j'ai commencé à faire des illustrations qui n'étaient pas encore des bandes dessinées. J'ai ressenti de la fatigue à m'être appliqué sur une seule image des heures durant et je me suis rendu compte qu'il fallait du temps, du temps et encore du temps pour réussir quelque chose et j'ai pensé un moment que je ne ferais jamais ce

métier-là. C'est en rencontrant plus tard des dessinateurs que j'ai compris que ce n'était pas une profession qu'on faisait comme ça, facilement.

Quand vous avez eu cette « vocation », quels étaient vos maîtres en BD ?

Curieusement, ce sont des auteurs toujours actuels comme Hergé, Jijé et Peyo chez qui j'ai passé dix ans de ma vie. Tous ces gens étaient déjà là, les Schtroumfs, le Marsupilami, Spirou étaient là aussi et il fallait faire illusion, dessiner un peu

comme eux. Il n'y avait pas de cours de bande dessinée. C'est apparu dix ans après avec l'institut Saint-Luc et d'autres en France également. Mais j'ai appris sur le tas, avec d'autres dessinateurs, Maurice Tillieux en particulier. Le scénario du Natacha que je suis en train de réaliser a été écrit par ses soins il y a une quinzaine d'années, peu de temps avant sa mort.

Avec qui avez-vous appris la rigueur du dessin ?

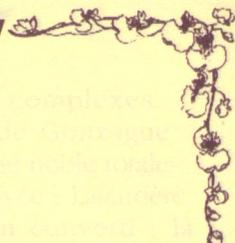
Incontestablement avec Peyo. Il disait toujours : « Je suis un pénible du dessin ». A mon avis, ce n'est pas vrai mais j'ai constaté que ces dessinateurs à succès dessinaient difficilement, remettant sans cesse leur travail sur la planche. Ils étaient mécontents, rigoureux avec eux-mêmes. Après être passé par leur atelier, on devient soi-même casse-pieds avec les autres. C'est un métier dur.

Comment le personnage de Natacha est-il né ?

Je dis que c'est la seule femme qui m'ait rapporté des sous. Je me suis inspiré de la caricature d'une amie, une petite voisine, que j'avais à treize ou quatorze ans. Elle tenait comme beaucoup de filles un « carnet de bord » où elle consignait ses souvenirs de surprises-parties. Elle ne me montrait pas tout mais me remettait un texte. Je commençais à dessiner au bic, à essayer



François Walthéry



de la « croquer » et elle avait cette tête en boule, comme Natacha, le même air mutin, le même côté primesautier. Officiellement, la première planche de Natacha date de novembre 1967 mais les premiers croquis remontent à 1963, 1964. J'ai commencé ma carrière en même temps que les Beatles et les Rolling Stones, mais avec moins de « brillant ».

Le compagnon de Natacha, Walter, n'est-il pas un peu votre double ?

On pense, en effet, souvent à la similitude entre Walter et Walthéry mais c'est en réalité le prénom du fils du scénariste Gos qui venait de naître. Depuis, il signe avec son père les aventures du Scrameustache.

Pourquoi avez-vous changé fréquemment de scénariste pour Natacha ?

Simplement pour le plaisir de travailler avec plusieurs personnes qui apportent souvent une ambiance nouvelle. Même si, commercialement, il n'est pas bon de changer d'auteur, cela me permet de mieux surveiller mon personnage et d'avoir également quelquefois un effet de surprise. En n'ayant pas toujours le même scénariste, je réveille mon côté non fonctionnaire.

Ne craignez-vous pas que votre nouvelle

héroïne, Rubine, ne soit associée à Natacha ?

Le problème est que je ne la connais pas encore très bien. Je me suis entouré de deux scénaristes, Mythic et Dragon de Lazare, un Parisien né au Brésil de parents yougoslaves. Je ne voulais pas faire Rubine à cause de Natacha, pour des questions de temps tout simplement. Mais finalement, Mythic m'a présenté de Lazare. On a dessiné les planches ensemble. C'est une collaboration comme celle que j'avais avec Peyo pour « Benoit Brisefer ». C'est un travail de studio.

Les décors sont très réalistes dans cette nouvelle série.

De Lazare connaît très bien Chicago et il a, de plus, effectué des études d'architecte d'intérieur. Il a ce sens de la précision indispensable.

On observe que les héroïnes de bandes dessinées sont de plus en plus dénudées.

Nous arrivons à la limite car ces albums doivent être mis entre toutes les mains.

On a dit de Natacha à ses débuts qu'elle était un personnage pour « Play Boy ». C'est heureusement tout à fait « soft » comparé à ce qu'on peut voir aujourd'hui.

Vous êtes très attaché aux traditions de votre région ?

J'habite près de Liège et je parle wallon. C'est une langue très riche. Pour désigner un crayon, par exemple, il existe trois mots différents. J'aime les fêtes organisées chez nous, les foires au boudin, etc. J'aime les groupes folkloriques de tradition. L'esprit liégeois est représenté par une marionnette équivalant au guignol français, le tchantchés. Une autre passion d'origine familiale est la colombophilie que j'ai illustrée dans « Le Vieux Bleu ». C'est à mon avis mon album le plus authentique.

Pensez-vous que la Belgique risque de connaître une scission entre la Flandre et la Wallonie ?

Je ne le pense pas et ne le souhaite pas. Nous avons eu un référendum implacable qui a été la mort du roi. Depuis quarante-deux ans il nous a accompagnés en classe entre le crucifix et l'image de la Sainte Vierge. C'est un peu l'image du père. Il a très bien fait son travail. Même les Flamands ne souhaitent pas la scission, excepté quelques journalistes.

Il y a une Belgique. Même si c'est un Etat créé artificiellement, mais il y a un esprit typique. On se bagarre de temps en temps entre Wallons et Flamands mais, quand l'un se tord le pied, tout le monde s'arrête.

Natacha et Rubine se rencontreront-elles un jour ?

Probablement à l'occasion d'un clin d'œil, dans un avion par exemple.

Propos recueillis par Renaud DOURGES

« Rubine Les mémoires troubles », Editions du Lombard, 48 pages, 53 francs.

Tous
les mercredis
de 18 à 21 h
en direct.

Tous
les jeudis
de 2 à 5 h.

et
de 7 h.30
à 10 h.30
en rediffusion.

Sur
**Radio
Courtoisie :**
le Libre Journal
de Serge
de Beketch

Paris : 95,6
Chartres : 104,5
Cherbourg : 87,8
Le Havre : 101,1
Le Mans : 98,8
Radio-Courtoisie
La radio libre du
pays réel et de la
francophonie
61 bd Murat
75016 Paris
(46 51 00 85)



Les Provinciales

par Anne Bernet



La Gascogne chevaleresque de Paul Féval

Le roman d'aventure chevaleresque n'est pas une invention récente ; la bonne société byzantine se délectait déjà des exploits merveilleux de jeunes gens héroïques prêts à tout pour con-

quérir le cœur de celles qu'ils aimaient. En fait, le public ne s'est jamais lassé de ce genre de récits. Le XIXe siècle leur donna un nouveau souffle. Trois personnages de fiction devaient particulièrement

illustrer cet engouement général : d'Artagnan, Lagardère et Cyrano de Bergerac. Qu'ils soient contemporains de Louis XIII ou du Régent, ces trois fous partagent le même panache, le même amour

du risque et la même origine provinciale : ce sont des cadets de Gascogne. Osons poser la question : le héros d'une histoire de cape et d'épée, né sous la plume d'un feuilletoniste ou d'un auteur de théâtre, peut-il être autre chose que gascon ? Et, immédiatement, répondons : non !

En veut-on la preuve ? Son père ne l'ayant pas précisé dans « Le Bossu », Féval fils naturalisera Henri de Lagardère natif du sud-ouest et situera ses racines familiales quelque part aux environs de Lourdes, en Bigorre donc. Plus troublant encore ! Lorsque Michel Zévaco, en 1902, inaugurerait le cycle des « Pardaillan », il n'imaginera pas que son héros puisse ne pas venir du pays des gaves et de l'accent qui roule ! Il y a comme cela des modes littéraires...

Un cursus d'enfant sage

Et pourtant, Dumas était antillais, Féval breton et Rostand marseillais...

C'est à la Saint-Michel 1816 que Paul-Corentin Féval vit le jour à Rennes dans une honorable famille de magistrats. Orphelin à onze ans, Paul poursuit ses études comme pensionnaire boursier et les acheva par une licence en droit obtenue en 1837. Il marcherait sur les traces paternelles. Ce cursus d'enfant sage n'avait été troublé qu'une fois : en 1830, l'adolescent avait pris si bruyamment parti en faveur de Charles X que



son tuteur avait jugé sage de l'éloigner un temps du collège. De toute évidence, le bon élève dissimulait une nature ardente, généreuse, mais volontiers irréflective. La parenté en eut vite la démonstration éclatante...

Paul avait choisi le barreau et sans doute rêvé de plaidoiries vibrantes et de succès époustouflants. Le nouvel avocat alla d'échec en échec... Un autre aurait pris patience ou aurait fait son deuil d'égaliser Démosthène. Pas le jeune maître Féval. Sans demander conseil à personne et sans prévenir, le garçon jeta la toge aux orties et embarqua dans la première diligence pour Paris.

Seuls les fous sont difficiles

Le temps passa, avec son lot de déceptions comme en connaissaient tous les provinciaux imitateurs de Rastignac. Paul tentait de placer des articles dans divers journaux. Il arrive malgré tout que la guigne se lasse. En 1841, un éditeur avec lequel il entretenait de vagues relations le contacta : il avait un manuscrit inachevé sur les bras et besoin d'urgence d'un « nègre ». Dans ce métier, seuls les fous font les difficiles... Paul avait mangé assez de vache enragée ; il accepta l'offre. Bien lui en prit !

D'abord intitulé « Aventures d'un émigré », avant de devenir « Les Mystères de Londres », le roman, signé du pseudonyme de Sir Francis Trolopp, obtint des chiffres de vente vertigineux. C'en était fini des petits travaux alimentaires. Les titres succédèrent aux titres et Féval put largement subvenir aux besoins de son ménage et des huit

enfants qui devaient lui naître par la suite. Peut-être voit-on d'abord en Paul Féval un romancier breton qui sut parler de la Bretagne. « La forêt de Rennes », « Le loup blanc », « Bleus et Chouans », « Anne des Iles », « La première aventure de Corentin Quimper », « Valentine de Rohan », et même « La fée des Grèves » quoique l'intrigue se situe au Mont-Saint-Michel que Le Couesnon dans sa folie mit en Normandie... démontrent abondamment à quel point sa province importa dans l'œuvre du romancier. Toutefois, malgré leurs réelles qualités romanesques, ces livres ne sont pas, aux yeux du public, représentatifs de Féval. En trouver des rééditions relève d'ailleurs de la gageure. Une fois pour toutes, le romancier reste l'auteur du « Bossu ».

A quoi tient un pareil succès qui ne s'est jamais démenti ? Car, si l'on y réfléchit, l'histoire est un tissu d'invéraisemblances ! Un père jaloux qui cloître sa fille ; un mariage secret entre cette demoiselle et le beau jeune duc de Nevers ; un ami félon amoureux de l'épouse, et de l'héritage du mari ; un assassinat lâchement perpétré à la nuit close ; un enfant qui disparaît, miraculeusement sauvé par un mauvais sujet que sa soudaine paternité transforme en héros d'abnégation et de fidélité ; vingt ans de pérégrinations à travers l'Europe à la recherche des assassins de Nevers ; le sauveur injustement soupçonné d'être le meurtrier qui tombe amoureux de sa jeune protégée ; un déguisement de bossu, des périls insensés et le dénouement in extremis qui voit venger le mort, consoler sa veuve, donner le bonheur au héros et à l'orpheline... Qui ose-

rait prêter foi à cet amas de sornettes ? Comment ce roman invraisemblable, paru en 1857, peut-il plonger dans le même enthousiasme les générations successives ? Précisément par ses invraisemblances.

Le lecteur est emporté

Sait-on début plus romanesque que ce crépuscule estival, dans une vallée pyrénéenne ? Rien ne manque au décor : le château féodal, à la fois magnifique et menaçant ; sa sombre légende : deux jeunes femmes y sont mortes, victimes de la cruauté de leur seigneur, Caylus-Verrou, une troisième, la fille, y dépérit d'ennui... Un homme mystérieux rôde souvent à proximité et l'on a vu d'étranges lueurs certaines nuits dans la chapelle. Enfin, il existe une fenêtre basse parfaite pour des rendez-vous secrets. Sur cet ensemble flotte une atmosphère de dépaysement ; Féval insiste : on est ici presque en Espagne. S'y ajoutent la fabuleuse réputation de beauté d'Aurore de Caylus, les sinistres figures des tueurs à gages, l'énigmatique et pervers caractère du prince de Gonzague, le destin dramatique de Philippe de Nevers et, enfin, et surtout, le beau, le généreux, le vaillant Henri de Lagardère.

Le lecteur est emporté ; il ne voit plus rien que cette cavalcade de drames et de passions. Il ne remarque pas que l'assassinat de Nevers a lieu une nuit d'été, et que Féval, cent pages après, l'a déjà oublié et qu'il le date du 24 novembre 1699... Féval échappe cependant aux travers du genre : ses personnages

sont complexes. Philippe de Gonzague est une âme noble totalement dévoyée ; Lagardère un libertin converti ; la princesse de Gonzague a des duretés et des fiertés que ne renierait pas une héroïne de Barbey d'Aureville, et même Aurore de Nevers, qui est le personnage convenu de la pure jeune fille, n'est pas sans éprouver des sentiments nettement incestueux envers l'homme qu'elle a longtemps regardé comme son vrai père... Cette complexité est la force du livre ; au milieu d'épisodes rocambolesques, ce sont de véritables êtres humains qui agissent et qui souffrent. Qu'importe alors les invraisemblances, la grandiloquence, les erreurs historiques, et cette fameuse botte de Nevers qui plonge dans l'allégresse tous les escrimeurs tant elle ne correspond à rien ?! Quel garçon n'a pas rêvé d'être Lagardère ? Quelle jeune fille n'en a pas été amoureuse ? Miracle de l'écriture !... L'histoire de Paul Féval s'acheva tristement. Veuf, ruiné, paralysé, il mourut dans un hospice religieux en 1887. Converti, devenu très pieux, il avait consacré son temps à expurger ses livres qu'il trouvait impies, à y introduire des morales chrétiennes. Son fils, Paul junior, fit carrière en ajoutant des pans entiers à l'œuvre paternelle : « La jeunesse du bossu », « Les chevauchées de Lagardère », « Le fils de Lagardère » et même « La petite-fille de Lagardère »... Il faut savoir exploiter les bons filons... Mais les vrais amateurs tiennent à la première version et à ces formules qu'ils savent par cœur, telle « Si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère viendra à toi ! »

En poche

Discours des misères de ce temps

Quand le désespoir guette, rien de tel que de lire des textes sur d'autres époques désespérantes. Cela le banalise et le rend plus supportable. L'époque des guerres de religion fut pénible, si pénible que Ronsard s'engagea. C'est par leurs écrits, déclare-t-il, si vite répandus grâce aux nouvelles imprimeries que les protestants ont gagné les esprits, c'est par des écrits qu'il faut les regagner.

« Ce n'est pas aujourd'hui que les rois et les princes

Ont besoin de garder par armes leurs provinces,

Il ne faut acheter ni canons ni harnais,

Mais il faut les garder seulement par la voix. »

Ce Ronsard, poète engagé comme Virgile sous Auguste, nous a été complètement caché. La République et ses inspecteurs d'académie très souvent protestants n'aiment pas certaines vérités.

Quand Sainte-Beuve a redécouvert celui qui fut si célèbre de son temps justement par ses discours et ses remontrances au peuple français, ce ne fut pas une consécration, nous dit Anne Bernet dans ses remarquables « Provinciales », ce fut une trahison : « Les élèves découvrirent un vieux sourd amateur de nymphettes, qui leur faisait en vers des propositions égrillardes en leur offrant des roses... Dommage. Le véritable Ronsard, il est vrai, est difficile à soumettre aux adolescents. Poète de cour et helléniste distingué, ses références classiques leur échapperaient totalement ; politique, ses sévérités, voire son intolérance, offenseraient l'éducation laïque et obligatoire ; bacchique, il proclamerait trop haut les joies de l'ivresse, à l'heure où l'alcool est classé au rang des fléaux nationaux ; amoureux, il se révélerait si salace que les plus affranchis en resteraient ahuris. »

Le premier tome de ses œuvres complètes vient de paraître dans La Pléiade et démontre la grâce, la diversité et la violence de ce poète qui a chanté avec tant de bonheur les bois et les fontaines, les femmes et leurs malheurs.

« Discours des misères de ce temps », Ronsard, Le Livre de Poche. Œuvres complètes de Ronsard, Tome 1, La Pléiade.

Anne BRASSIE

C'est à lire

par Serge de Beketch Défense du pape

Les catholiques les plus disciplinés l'ont éprouvé : la lecture de la lettre encyclique "Veritatis Splendor" n'est pas de ces activités de détente intellectuelle qui vous laissent frais et dispos.

Les cent quatre-vingt-six pages de l'édition Tequi demandent bien, chacune, une dizaine de minutes d'absorption, de digestion et d'assimilation, ce qui fait un total de trente heures (au bas mot) de lecture méditative.

Au moins une quinzaine de jours, en somme, pour le catholique sérieusement "interpellé quelque part" par la pensée du Saint Père.

Dans le même temps, le même catholique aura été assailli dans la presse écrite, sur les radios et les télévisions par deux ou trois fois plus d'heures (au bas mot, toujours) de commentaire et de glose qui lui auront démontré, de la bouche des plus qualifiés, que ladite encyclique n'est tout bien pesé qu'une sorte de rabâchage moralisateur borné et réactionnaire qu'il n'est pas absolument indispensable de lire et qu'il est même, au fond, dangereux de fréquenter si l'on entend rester un chrétien libre et responsable comme les aime Gaillot-Evêque.

On voit l'inégalité



d'un combat qui fait que ceux-là mêmes par lesquels la pensée du Souverain Pontife devrait être connue consacrent l'essentiel de leur temps à en combattre la diffusion.

C'est pourquoi il faut rendre grâce à Monsieur André Frossard de l'Académie française.

Certes, cet auteur est l'ami personnel du Pape, ce qui suffit à le rendre suspect dans un monde où l'on mesure la qualité d'un homme au nombre des amis qu'il a en prison.

Mais, en contrepartie, il n'est pas évêque, ce qui donne du poids à son propos.

Frossard, en outre, dispose d'une quadruple autorité qui devrait faire taire ses adversaires : son père était communiste et franc-maçon, sa mère était israélite et lui-même, décoré du Grand prix de la Shoah, a milité pour l'éradication du Carmel d'Auschwitz.

Accessoirement, il se donne pour "le seul journaliste qui ait une réputation de droite en écrivant des papiers de gauche".

On dira que comme cela se passe dans "Le Figaro", le seul quotidien torché par des plumes de gauche à l'usage des idiots de droite, ce n'est guère



probant. La chose n'en reste pas moins impressionnante au point que "L'Événement du jeudi" s'est fendu d'un long dithyrambe à Frossard et à son livre. Normalement, cela devrait suffire à disqualifier l'un et l'autre. Or, "Défense du Pape" est un pamphlet superbe, intelligent, robotratif, enlevé, vrai, courageux, magnifiquement

écrit, drôle à chaque ligne, profond à toutes les pages, fidèle à la grande tradition catholique où l'on a le coup de pied au cul aussi prompt qu'attendri. C'est que Frossard a compris une évidence si aveuglante qu'elle empêche trop d'hommes de voir clair : si Dieu existe, et Il existe, Il ne peut être que beauté et vérité. La vérité est donc

belle autant que la beauté est vraie. C'est aussi simple que cela.

Et c'est ce que nous dit "Veritatis Splendor".

Les mauvais esprits en concluront que les menteurs sont laids et que de la bouche des vilains ne sortent que des mensonges.

Mais on n'est pas là pour dire du mal des évêques.

Claude Dulong : MARIE MANCINI

Pour la plupart des historiens, Marie Mancini n'existe qu'en fonction de l'amour qu'éprouva pour elle le jeune Louis XIV. Claude Dulong, elle, considère que la vie de Mazarinette ne devient passionnante qu'après la rupture avec le Roi.

Mariée en Italie, au connétable Colonna, première dame de l'aristocratie romaine, Marie gâchera avec application ses chances de bonheur, fuira le domicile conjugal, entamera de folles pérégrinations à travers l'Europe. Sa longue vie — elle mourra quelques mois seulement avant Louis XIV — ressemble à un roman d'aventure.

Claude Dulong a eu accès aux archives Colonna ; elle éclaire une personnalité intéressante. Mais ne cache ni la vanité, ni la sottise de son héroïne.
Perrin, 145 F.

Inès Murat : GABRIELLE D'ESTRÉES

Arrière-petite-fille d'une maîtresse de François Ier, la belle Gabrielle sortait d'une famille connue pour la beauté de ses femmes et pour leurs mauvaises mœurs. A dix-sept ans, elle succomba, sans amour, aux avances d'Henri IV. Elle lui donna trois enfants qui furent légitimés ; le Roi l'aima passionnément. Songea même à l'épouser... La mort prématurée de la favorite, en 1599, évita ce scandale dynastique.

Inès Murat souligne le rôle prépondérant de la maîtresse royale dans la conversion du Béarnais, et l'équilibre affectif qu'elle lui apporta.
Fayard, 140 F.

Sénèque : ENTRETIENS - LETTRES À LUCILIUS

Edition établie par Paul Veyne, cet ouvrage permet de découvrir ou de redécouvrir le philosophe du stoïcisme qui menait sous Claude et Néron une carrière d'homme politique et de littérateur, connu l'exil et la

disgrâce. Cette vie, présentée dans une remarquable préface, est un véritable roman et précède des textes qui, bien qu'écrits au début de notre ère, n'ont rien perdu de leur force et de leur ironie.
Robert Laffont, collection Bouquins, 1 300 pages, 150 F.

Guy de Maupassant : LA PETITE ROQUE ET AUTRES RÉCITS NOIRS

Ce recueil de vingt et une des plus noires des nouvelles écrites par l'auteur du « Horla » contient, entre autres, le terrible « Madame Baptiste » et ce chef-d'œuvre d'humour noir qu'est « Denis ». A ne pas lire un soir de spleen.
Presse Pocket, 297 pages.

F. Scott Fitzgerald : LOVE BOAT

Le dandy du Minnesota publia, outre « Gatsby le magnifique », plus de cent soixante nouvelles avant de mourir à quarante-cinq ans rongé par la neurasthénie et l'alcoolisme. Des héritières romantiques aux milliardaires cyniques et aux paumés des années vingt, les personnages favoris de F. Scott Fitzgerald hantent ce recueil de textes inédits en France.
Livre de Poche, 407 pages.

Jacques Harvey : INCROYABLE MAIS FAUX !

Le marché fourmille d'escrocs et de faussaires. Jacques Harvey, quant à lui, peint des faux Van Gogh, Picasso ou Dufy... en les signant de son propre nom et en vendant ces tableaux en toute connaissance de cause. Qui achète ces « faux faux » ? Comment découvrir l'art subtil de l'expertise picturale ? Où s'arrête le réel pour laisser place à l'illusion ? Jacques Harvey répond à ces questions et à bien d'autres dans cet ouvrage aussi passionnant qu'un polar.
Presses de la Cité, 235 pages, 100 F.

Rendez à ces Arts Enluminures françaises du XVe

« **Q**uand la peinture était dans les livres », tel est le titre de l'actuelle exposition de la BN. Et, en effet, les 240 pièces présentées sont autant de petits tableaux de remarquable facture et de fraîches couleurs, puisque préservés dans des livres. Dans toute la France de cette époque (1440-1520), le manuscrit est le support privilégié des artistes. Ils se sentent plus libres dans ces miniatures que dans les retables ou les arts muraux. Et c'est une véritable floraison d'enluminures qui naît alors dans toutes les provinces. Avec de grands maîtres connus comme Fouquet, Jules Rolin, Bourdichon, Perréal ou Marmion. Mais aussi des anonymes nombreux et talentueux que l'exposition permet de découvrir. De Paris à la Provence, de Bourges à la Normandie, du Nord à la Savoie, toutes les provinces ont produit des enluminures. Et chacune est un ravissement de finesse et de nuance. Que le sujet soit religieux ou profane. Même dans les scènes les plus dramatiques. Même quand c'est la Passion qui est représentée, on sent chez l'artiste une véritable « joie de peindre ». Si bien que l'allégresse l'emporte presque toujours chez le spectateur. Le XVe siècle fut un très grand moment de la création picturale française. Et cette exposition la plus belle réalisée à ce jour sur le sujet. 58 rue de Richelieu, 75002 Paris ; tous les jours de 10h à 20h ; jusqu'au 16 janvier. Superbe catalogue de 440 pages et 370 illustrations.

Nathalie MANCEAUX



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

DIMANCHE
28 NOVEMBRE

F2 12H00

"L'Heure de vérité"

Raymond Barre est un exemple quasi parfait de la vanité de nos illusions d'ici-bas. Voilà cinq ans, il apparaissait encore comme l'une des valeurs les plus sûres de la politique française. Sacré "meilleur économiste de France", il incarnait aux yeux de nombreux citoyens de ce pays un national-centrisme moderne et rassurant issu de la tradition gaulliste mais "relooké" façon Pompidou.

Trompés par les rondeurs du personnage, les Français ne relevaient pas la lueur méchante de l'œil porcine et n'entendaient pas les propos ruisselants de mondialisme de ce curieux bonhomme.

En réalité, Barre a toujours été un allié objectif et un redoutable agent d'influence des lobbies internationalistes les plus puissants (Trilatérale, World Economic Forum de Davos, Fondation Saint-Simon, etc.) bénéficiant d'un soutien sans faille de la part des Soviétiques.

Eh bien, malgré tout cela, il n'existe plus. Liquidé, balayé, néantisé par Balladur, qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau de rose à deux gouttes d'eau de mélisse. Ce qu'il dira dans cette "Heure de vérité" et qui sera, comme toujours,

dicté par ses maîtres n'intéressera donc que ceux qui, malgré un mois de matraquage écœurant, continuent à se passionner pour les dinosaures.

LUNDI
29 NOVEMBRE

F3 20H50

**Hommage
à Federico Fellini**

"Intervista" n'est sans doute pas le film le plus abordable de Fellini, mais c'est à l'évidence le plus subversif dans le meilleur sens du mot.

Parce qu'il répond d'une manière géniale à la question de la valeur de l'image en tant que véhicule objectif d'informations.

Sous l'apparence d'une sorte de carnet de notes sur sa vie, son œuvre et son univers (les studios de Cinecittà), le Maître italien, en feignant de répondre à une équipe de la télévision japonaise, incarnation de l'incommunicabilité éberluée et de la futilité caquetante, démontre avec une maîtrise éblouissante que l'image n'a que le sens que son

auteur veut lui donner. Pour Fellini, qui l'a toujours exécuté (il en traçait d'ailleurs, dans "Ginger et Fred", un portrait à l'acide concentré bouillant), la télévision est le type même du faux témoin. C'est admirable et accablant.

Après cela, Fellini ne fut plus autorisé à tourner par les banques.

MARDI
30 NOVEMBRE

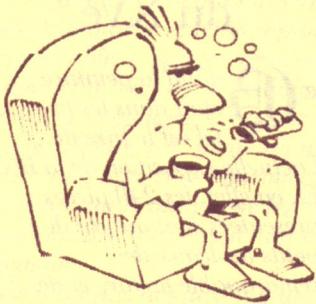
F2 22H30

"Bas les masques"

Jamais l'émission de Mireille Dumas n'a mieux mérité son titre puisqu'elle présente ce soir une brochette d'imposteurs.

Anne Tristan, journaliste gauchiste, adhéra au Front national à Marseille dans l'espoir d'en tirer un reportage horrifique sur la Bête immonde. Il en ressortit finalement une plate galerie de portraits de braves gens, dévoués et généreux, que la malheureuse Tristan s'évertuait, à coups de trucages stylistiques, de faux suspens et d'indignations disproportionnées, à présenter comme d'abominables facho-racistes. L'imposture n'est pas dans le mensonge de Tristan, elle est dans son livre.

Autre imposteur : Gunther Walraff, journaliste allemand, qui va expliquer comment il s'est fait passer successivement



SAMEDI
27 NOVEMBRE

**Toutes chaînes
SIDA**

Sur F2 à 0H25, des séropositifs viennent "donner une vision plus humaine de leur maladie" dans "La 25e Heure".

Ils racontent "la découverte de leur séropositivité, la réaction de leurs parents, de leur entourage, le rôle de la société des hommes politiques, les conséquences de la maladie sur leur vie privée".

Sur Canal Plus, dans "Quarantaine", à 20H30, un film de fiction-débat du bien-fondé de la mise en quarantaine des malades contagieux. Lisez : des porteurs de sida.

Sur ARTE à 20H40, deux homosexuels sidaïques ont filmé les étapes de leur propre agonie.

Si vous n'aimez pas ça, vous pouvez regarder "Histoires d'en rire" sur TF1.

Vous y verrez un sketch intitulé "Les préservatifs".



pour un immigré turc, un aliéné, un journaliste à scandales, un trafiquant d'armes, etc., pour démontrer l'abjection de la société ouest-allemande.

Il n'y a qu'une chose que Walraff ne dira pas : c'est que, pendant tout ce temps, il travaillait pour la Stasi, la Gestapo est-allemande, comme agent d'influence, de subversion et de déstabilisation.



MERCREDI 1er DECEMBRE

F2 22H25

"L'âme de la bête"

A première vue, un très classique et très superflu exercice de voyeurisme autour de l'un des "serial killers" les plus monstrueux du siècle : Chikatilo, un petit prof soviétique de Rostov, qui, au cours des années quatre-vingts, a enlevé, torturé et assassiné des dizaines de femmes et d'enfants.

(Cela dit, le bonhomme reste un amateur minable à côté de Staline.)

A deuxième vue, un pas de plus dans l'opération qui consiste, depuis l'effondrement du système soviétique, à démontrer que l'URSS d'hier était une sorte de paradis en comparaison de la Russie d'aujourd'hui.

Sans le dire mais en le faisant bien comprendre, les auteurs de ce documentaire "nous entraînent, à travers la terrible histoire de ce criminel, à la rencontre d'un pays et d'un peuple à la dérive".

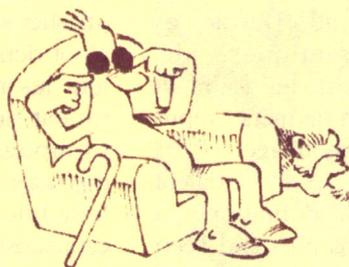
En somme, comme le danger nucléaire, l'antisémitisme, la pollution, la famine, le chômage et la criminalité de masse sont apparus en Russie après la chute du communisme.

JEUDI
2 DECEMBRE

F2 20H50

"Envoyé spécial"

Au programme : la vie cauchemardesque des femmes est-allemandes depuis la chute du Mur de Berlin. Voir plus haut.



F3 20H50

"Lawrence d'Arabie"

La chose n'est pas précisée, mais s'il s'agit de la version retravaillée voilà deux ans de ce chef-d'œuvre ambigu de David Lean, n'oubliez pas de brancher votre magnétoscope. Et profitez-en pour regarder...

M6 20H50

"La grande attaque du train d'or"

Un gang d'astucieux

cambricoleurs, dirigé par Sean Connery et Donald Sutherland, décide de piller le train transportant la solde de l'armée britannique en Crimée. C'est passionnant et irrésistible.



VENDREDI
3 DECEMBRE
ET SAMEDI
4 DECEMBRE

F2 Toute la journée

"Téléthon"

Deux jours par an, la France se donne bonne conscience et le petit monde du chobize assure sa promotion sous prétexte de collecter des fonds pour la recherche médicale. On va donc voir, une fois de plus, les inévitables journalistes sportifs sur leur vélo de course, les éternels beurs à moto qui font la manche dans les banlieues, les archives vedettes de la chanson y allant de leur larmichette.

Et les bons citoyens, qui ne veulent pas qu'un enfant mongolien fréquente la même école que leur fils, se presseront dans les mairies pour apporter leur piécette en faveur de la recherche sur les maladies génétiques incurables.

Ce soir, on innove dans le sensationnel : "Un enfant atteint d'une mala-

die génétique va descendre le gave de Pau en canoë-kayak avec Sophie Davant et Didier Reigner".

Cette exploitation, cette médiatisation, cette spectacularisation du malheur sont répugnantes.

Cette mendicité d'Etat, dans un pays où les prélèvements sociaux dépassent la moitié du revenu des personnes, est scandaleuse.

Cette récupération par les insupportables pantins du spectacle et des médias, toujours prêts à prostituer leur cœur pour vendre un disque ou un film, est abjecte.

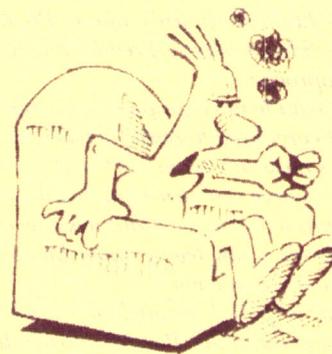
Pas un rond pour le Téléthon !

DIMANCHE
5 DECEMBRE

M6 20H45

"Zone interdite"

L'émission d'informations de Patrice de Carolis est plutôt bonne. On se demande simplement pourquoi elle se prête à la curieuse opération médiatique conduite depuis quelques jours autour de Jacques Chirac et qui vise évidemment à rectifier son image et à rappeler son existence en ces temps de balladurologie généralisée.



S de B



Sous mon béret

Sauvés par l'ibère Nation

« **L**aissons la place au rhum antique », chantonnait le Capitaine en se servant une rasade de ratafia avant de jeter les lignes à merlu. Le ciel était d'un bleu intense et l'air d'une pureté parfaite. Le thermomètre approchait de zéro. Freddo était gîré. A tribord, la forêt des Landes trempait ses pieds dans une argenterie sablonneuse et à babord le Nouveau Monde s'offrait à nous dans la symphonie des cris rauques des cormorans. « Ce Guillaume Clinton a une drôle de tête », assura le galonné des bataillons d'Afrique en prononçant Clinton et non Clinton. « Il respire le néant, l'eau misérable et la fréquentation des coiffeuses. Le marchand de cacahuètes, à côté, était un prix Nobel. De toutes les façons, ça ne vaut pas tripette. Vivement un président Sioux, plein de plumes et de flèches, adorateur de Nanabozo le Grand Lapin... ». Les premiers poissons interrompirent cette diatribe qui s'annonçait gigantesque. Freddo les achevait à coups de poing en grommelant des insanités à l'encontre d'un bateau espagnol passé trop près et d'une roiture allemande qui, la veille au soir, lui aurait fait une queue de l'espèce évoquée. Les premiers toussotements du moteur intervinrent vers dix heures alors que nous acherions une discussion serrée sur les mérites comparés des charcuteries de Lichardoy et celles — plus pimentées — de Louge. L'avertissement dura peu. Un silence de mort tomba sur l'Océan. « Je crois que j'ai oublié de faire le plein », dit piteusement le propriétaire, dégradé de facto sur le front de mer. — « Mais il y a des vivres et des munitions. Plusieurs caisses. — Et du merlu frais, ajouta Popaul. — Silence, s'écria Freddo, un chalutier approche... » C'était le navire espagnol de tout à l'heure. Freddo resta à l'intérieur, avec ses poissons, quand le Capitaine amarra l'aussière salvatrice qui bientôt se tendit dans le fracas puissant des chevaux libérés et une légère fumée bleutée qui caressait la vague. Sur le quai de Saint-Jean-de-Luz, toujours calme, Popaul martela les mots d'un vieux proverbe africain : « Il ne faut pas traiter le crocodile de grande gueule avant d'avoir traversé la rivière ». Le Capitaine haussa les épaules. Deux fois. Freddo, une fois. **JOSEPH GREC**

Plaisirs de France

par Chaumeil

Les Compagnons, ces manuels qui ignorent le chômage

Raoul Vergez, dit Béarnais, l'Ami du Tour de France, Compagnon Charpentier des Devoirs et romancier du Compagnonnage, a écrit très justement : « Le Compagnonnage français fut fondé au moment des Croisades pour y servir de génie militaire. Sous le nom de Saint Devoir, une phalange d'ouvriers maçons, tailleurs de pierre, charpentiers, accompagnait les Croisés et construisait pour eux des ponts, des ouvrages de défense guerrière, et aussi des temples comme le fameux Krak des Chevaliers ».

Formation professionnelle

Pour ces hommes, le « Devoir » est l'ensemble des pratiques, des croyances, des règles, des tours de main de chaque corps de métier représenté dans le Compagnonnage.

Ces sociétés ouvrières répondaient, dès leur origine, à la définition que donnera huit cents ans plus tard l'économiste français Frédéric Le Plouy : « ...des sociétés formées entre ouvriers d'un même corps d'état dans un triple but de formation professionnelle, d'assurance mutuelle et de moralisation... » Depuis près de mille ans, les Compagnons subsistent avec succès et, bien que peu connues du grand public, leurs sociétés regroupent environ trente mille membres dans notre pays où le Compagnonnage a pris naissance avant de s'étendre au XXe siècle à quelques pays voisins. Pour cette élite de manuels ouvriers, autrefois (et aujourd'hui encore) constructeurs de cathédrales, de ponts monumentaux, de palais, mais aussi de bâtiments collectifs, le chômage n'existe pas. Ils exportent leur savoir faire irremplaçable dans les cinq continents pour des travaux parfois gigan-

tesques. Chez nous, ils ont construit pièce à pièce la tour Eiffel, les Grand et Petit Palais et des ponts, naturellement, ainsi que des prototypes de carrosserie automobile... On retrouve leurs signatures (par leur surnom compagnonnique) dans les tours de Notre-Dame, mais aussi dans les recoins du Théâtre restauré du Palais de Versailles.

Le livre d'or du compagnonnage

Sociétés fermées et non pas sociétés secrètes, leurs groupements œuvrent dans la discrétion et sans chercher la « une » des gazettes ni les « flashes » des photographes. Mais elles n'ont rien à redouter de ceux qui veulent les mieux connaître. C'est ainsi qu'est né « Le livre d'or du Compagnonnage », un splendide ouvrage qui leur rend hommage et leur fait honneur. On y trouve les caractéristiques qui sont à la base multiséculaire de ces sociétés manouvrières, leurs matériaux, leurs outils, etc. Le texte de ce beau livre est de l'écrivain Frédéric Tristan, ancien Prix Goncourt, et de Jacques Thomas, dessinateur, graveur et sculpteur. Quant aux illustrations, elles sont dues à l'objectif du photographe Louis Monier, bien connu de nos lecteurs, qui, passionné de travail manuel, s'en est donné à cœur joie. Voilà qui constitue un joli cadeau de fin d'année pour les curieux de Compagnonnage, cette partie intégrante de notre patrimoine français.

« **Le livre d'or du Compagnonnage** », 148 pages 24 x 30 cm, 140 illustrations en quadrichromie, 50 en noir et blanc, 390 francs. Edité par Jean-Cyrille Godefroy, 12 rue Chabanais, Paris IIe.

Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

Madame Butterfly

Cio-Cio San et Pinkerton reviennent. Ils sont à "Bastille". Giuseppe Giacosa et Luigi Illica ont écrit un des rares livrets d'opéra qui soit plausible avec un texte pas trop boursoufflé. La geisha Cio-Cio San (Madame Butterfly) découvre l'amour avec le lieutenant Pinkerton. Il retourne dans son Amérique natale, la laissant éplorée et... enceinte. Trois ans après, il reviendra marié et, bouleversée, Cio-Cio San se suicidera. On retrouvera le même scénario plus tard avec le Viêt-nam... à des centaines d'exemplaires.

Il était à craindre que la chaude musique de Giacomo Puccini ne s'accommode mal de la mise en scène très "Zen" de Robert Wilson (Wilson se prénomme Bob quand il signe des réalisations dans les banlieues, et Robert quand il officie pour l'Opéra de Paris).

C'est tout le contraire qui se produit. Le metteur en scène, également décorateur et éclairagiste, nous emmène dans un Japon totalement épuré. Tous les costumes blancs, noirs ou gris sont extrêmement simples et seules quelques astuces évoquent l'Empire du Soleil. Pratiquement pas de décors, mais des éclairages. La technique, maintenant maîtrisée, permet, grâce à l'ordinateur, d'offrir les camaïeux de toutes les couleurs. Wilson crée mille illusions, fait éclater les sentiments uniquement avec l'éclairage. C'est une belle et totale réussite. Ce ne sont pourtant pas les lumières qui pullulent en ce siècle...



Dans le rôle-titre, Valentina Sedipova, avec un phrasé soigné, donne une émotion très forte à son personnage (elle chante, en alternance, avec Diana Soviero), la suivante Suzuki est chantée délicatement par Nicoletta Curiel, et Pinkerton (en alternance aussi) par Johan Botha et Viacheslav Polozov (nous avons entendu le premier, qui allie une

grande technique à une élégance glacée). L'homogénéité de la distribution crédibilise parfaitement l'action. L'aspect artificiel du genre est estompé par le naturel des interprètes. On y croit ! C'est rare à l'Opéra.

L'immense partition aux riches harmonies est portée avec un mélange de force et de légèreté par Myung-Whun Chung qui, minuscule colombe, survole l'impeccable orchestre de l'Opéra de Paris.

Comme toujours, les chœurs sont parfaits. Vous aurez jusqu'au 10 décembre pour aller vous émouvoir à cette exceptionnelle réussite.

*

L'agonie (lente) du communisme permet de découvrir les grandes voix des pays de l'Est nettement moins chères (pour l'instant) que celles que nous connaissons depuis une trentaine d'années.

*

Résultat : tout comme au football, les affiches comportent peu de Français. Ici, seul le chef des chœurs a un patronyme prononçable : il se nomme Denis Dubois ! Il doit bien y avoir de nos compatriotes qui savent faire aussi bien que les artistes que nous avons applaudis... La dernière fois qu'un opéra était totalement national c'était "Carmen" de Bizet avec, dans le rôle-titre, Janes Rhodes, Roberto Benzi (son mari) au pupitre et Raymond Rouleau à la mise en scène. De Gaulle était "aux manettes" du pays ! Ce n'était pourtant pas un heureux temps...

Renseignements : Opéra-Bastille
(1) 44 73 13 99 (11/18heures)

Reprise

La merveille des années 50-60 est de nouveau programmée. Une grande demi-heure de bonheur grâce à Albert Lamorisse et son fameux "Ballon rouge", qui narre l'aventure d'un petit garçon

lâchant, sur le chemin de l'école, son ballon qui, voguant à sa guise, nous emmène dans la poésie du vieux Paris. Ce "ballon" — pour tout public — obtint la Palme d'or à Cannes en 1956.

Idéal pour les fêtes.

(Saint-Lambert : 45 32 91 68)

Un jour

4 Décembre
Sainte Barbe,
patronne
des artilleurs

Sainte Barbe vint au monde à Rome un 4 décembre, sous le règne de Tibère, peut-être de Caligula, peut-être de Claude, la cauchemardesque époque des catacombes...

Fille du très noble et très riche Discorus, Barbe eut une prime enfance dorée. Les choses changèrent pour la petite patricienne lorsque, âgée de onze ans, elle embrassa le christianisme. Farouche idolâtre, Discorus alors la claustra dans une geôle infecte, et lui jura par Jupiter, par Mars et par Pluton, par Junon, par Vénus et par Diane, de ne l'en sortir jamais à moins qu'elle n'abjurât la foi du Galiléen. Impavide, Barbe refusa l'infâme marché. Les Saturnales suivirent les Saturnales, la Vierge adorant toujours le Sauveur du Genre Humain... Hélas, cette mystique et splendide opiniâtreté exaspéra tant Discorus qu'un soir il décapita Barbe d'une seule taille de glaive !

Le châtimement du crime fut immédiat. Le chef de Barbe aussitôt tombé, de grosses nuées sombres voilèrent les cieux ; un éclair traversa l'étroite fenêtre où la martyre venait de rendre l'âme et il foudroya le père damné...

Le sanctoral compte quatorze saints et saintes intercesseurs et auxiliaires : saint Cyriaque, le grand exorciste ; saint Denis, le guérisseur des maux de crâne ; saint Blaise, le guérisseur des maux de gorge ; saint Erasme, le guérisseur des maux d'intestins ; saint Guy, le guérisseur des épilepsies ; saint Gilles, le guérisseur des cancers ; saint Georges, le patron des cavaliers ; saint Christophe, le patron des voyageurs ; sainte Marguerite, la patronne des sages-femmes ; saint Acase ; saint Eustache ; saint Pantaléon ; sainte Catherine ; et sainte Barbe dont, en rappel du feu céleste qui la vengea, les artilleurs, les artificiers et les pompiers ont fait leur protectrice. Passée la fête, adieu le saint ? Bien sûr que non !

Jean SILVE de VENTAVON

Carnets

par
Pierre Monnier

C'est De Gaulle qui a pris l'initiative de fleurir la tombe du Maréchal. On peut penser ce que l'on veut du général De Gaulle mais on peut aussi dire en toute simplicité qu'après avoir joué le rôle du « plus grand commun diviseur » il avait peut-être fait là un geste (sincère ou intéressé, peu importe) vers la réconciliation des Français. Un bon point pour les gaullistes... Or, depuis que Mitterrand a refusé la gerbe, il ne s'est pas trouvé, à ma connaissance, un seul gaulliste pour protester et défendre la mémoire de son général. Pas un seul. Aucun n'a considéré le geste de Mitterrand comme une insulte à son idole. Aucun ne l'a traité de gougnafier ! Ils sont chouettes, les compagnons...

Il y a une trentaine d'années, Pierre Dac et Francis Blanche se sont taillé un beau succès avec un feuilleton rigolard : « Malheur aux barbus ». Auteur peu imaginaire, Pasqua vient d'entreprendre une réédition. Mais comme il arrive presque toujours, le « remake » est beaucoup moins marrant que l'original.

Conversation dans le métro. Deux mélomanes comparent les mérites respectifs de leurs accordéonistes préférés. Et d'échanger Verschuren et Jo Privat, Aimable et Duleu... « Et celui-là, tu le connais ? Epatant... Emile Zola ! » « Ah oui, dit l'autre, celui qui joue Germinal ! »

Qu'en pense Marcel Azzola ?

Le genre de truc que j'adore. Dans « L'Événement du jeudi », un article signé Agnès Desarthe. Je lis : « Chaque fois que Le Pen apparaît à la télévision, je change de chaîne et puis je vais vomir... » Elles sont, comme ça, une demi-douzaine de mignonnes dans la presse de gauche, livrées au délire de la sottise et de l'accusation gratuite. Je l'avoue, je les aime bien, ces petites. Il est toujours satisfaisant de voir la connerie s'étaler dans le camp d'en face... Et puis, pour tout dire, je trouve que son article n'est pas mauvais. Elle a un petit brin de plume, cette chérie. Je suis sûr qu'elle guérira.

JOURNEE PRESSE

Samedi 11 décembre 1993 :

14 h 30

Château Saint Louis

CNC

Newy sur Barengeon 18330

GRANDE JOURNÉE DE LA PRESSE NATIONALE

Sous la présidence de
Bruno Gollnisch,
Député Européen

Seront présents :

- Présent – Monde et Vie
- Pas d'panique – Rivarol
- National Hebdo
- Le Crapouillot – L'Afrique réelle
- Le libre journal de la France courtoise
- La lettre de J.M. Le Pen
- Identité – Lectures françaises
- National 18

Avec **Serge de Beketch**

– **Roland Gaucher**

– **Bernard Lugan**

– **Philippe Randa**

– **Jean-Claude Bardet**

– **Martin Peltier**

– **Jean d'Ogny.**

Animée par
le Cœur Mont-Joie Saint-Denis

20 h Dîner au Château Saint-Louis avec tous les journalistes,

Bruno Gollnisch, Roger

Holleindre, Jean-Claude

Varanne, Jean d'Ogny,

et les membres du Bureau

Départemental du FN du Cher.

Entrée : 35 F

Entrée + repas : 135 F

par personne

Familles nombreuses et Jeunes :

100 F (tout compris)

Jean d'Ogny

18380 La Chapelle d'Angillon

Tél : 48.73.41.10 Télécopie :

48.73.46.66

René Quétel

18340 Annoix

Tél : 48.59.53.27

Réservation obligatoire. Merci

Lettres Martiennes

par Martiannus *

Us avez si fort goûté, ma chère tante, le récit que je vous fis de « Germinal » que j'ai résolu de vous tracer un tableau fidèle des mœurs cinématographiques des Terriens. A cette fin, je me suis astreint à, comme on dit ici, « ingurgiter forces navets indigestes » (1). Le tout, d'une technique si rudimentaire qu'elle amuserait follement nos ingénieurs.

Certains de ces « navets » décrivent les coutumes d'une peuplade de garçons-vachers, gens mal rasés qui, un chapeau vissé sur la tête, ne s'expriment que par érucations. Ils paraissent beaucoup plus soucieux d'absorber des boissons alcoolisées et de chasser de curieux individus emplumés que de garder leurs vaches. Ce sont là des films américains, tout comme d'autres où l'on voit des personnages presque aussi frustes et alcooliques, mais dont l'occupation favorite paraît être la poursuite automobile. On croirait que le succès du film dépend du nombre de voitures que l'on y détruit.

Tous ces films américains, à cheval ou en voiture, ont en commun une intense production de cadavres bien sanglants au milieu d'une débauche pyrotechnique. Chacun y mitraille et y dynamite de

bon cœur. Pas une grand-mère qui n'y dissimule une escopette sous son jupon.

La production européenne est dans l'ensemble beaucoup plus paisible. On y fait dans l'intimisme, le sentiment, la psychologie. Je soupçonne que le souci de limiter la dépense n'est pas étranger à ce choix, car la moitié des scènes se jouent dans le décor modeste de chambres à coucher. On frise même le sordide dans l'économie des costumes. Au point que, je l'ai remarqué, certaines actrices abandonnent les derniers remparts de la pudeur dès les premières minutes dans leur hâte d'exposer toutes les faces de leur talent.

On projette aussi des films dessinés parfois curieux. Dans l'un d'eux, une accorte demoiselle, la Belle, tombe folle amoureuse d'une sorte de monstre, la Bête, dont la silhouette rappelle celle de Gérard D., un mineur de « Germinal ». Cet amour, pour nous bizarre, n'étonne pas ici où l'on voit de jeunes beautés s'éprendre de barbons et les épouser malgré leur grand âge et leur grande fortune. Le surprenant est plutôt l'inconstance de la Belle qui ne trouve rien à redire à voir sa Bête aimée se transformer en un vague bellâtre.

Je ne peux pas termi-

ner ma lettre sans mentionner « Jurassic Park ». Ce film prétend montrer d'affreux et énormes animaux qui peuplaient jadis la Terre. Je frémis à l'idée que ces dinosaures pourraient revenir comme le suggère cette œuvre médiocre. La mode des dinosaures est telle et les Terriens si frivoles que l'on remplacerait les chiens par ces grosses bêtes. J'imagine la promenade hygiénique d'un brontosaurus à Paris ; M. Chirac devrait remplacer par des pelleteuses les motos-ramasseuses qui font le meilleur de sa gloire.

En réalité, ce film dépeint sous forme d'apologue les mœurs joyeuses et innocentes de la classe politique. Les allusions sont transparentes et les personnages à peine masqués. On reconnaît facilement dans les traits figés du tyrannosaure les petits yeux et les grandes dents du Président. Le profil avien et microcéphale du ptérodactyle fait penser au ministre des Armées. Et la croupe monumentale du diplodocus évoque irrésistiblement les rondeurs de sa collègue de la Santé au regard si reptilien.

**PCC DANIEL
RAFFARD de BRIENNE**

**(1) En français dans
le texte (Note du tra-
ducteur).**

Mes bien chers frères

Où Dieu demeure

Lles sont nées la même année, en 1903. Si je compte bien, elles ont chacune 90 ans. Toutes deux sont de mon quartier. L'une et l'autre sont, comme dit saint Paul, temple de Dieu. L'une est de chair, l'autre est de pierre. La première s'appelle Gilda, et elle est femme. La seconde s'appelle Saint-Antoine, et c'est mon église.

Gilda est temple de Dieu depuis le jour de son baptême. Et cela pour toujours. Pour l'éternité. Saint-Antoine, mon église, n'est pas éternelle, mais elle est lieu de prière, d'adoration. Tant que les pierres tiendront. Tant que les chrétiens viendront. Parce que Jésus y est présent.

Saint-Antoine, mon église, tu me fais comprendre et le cœur de Gilda et le mien : le lieu où Dieu habite, où je le rejoins, où je l'adore. « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous nous ferons une demeure chez lui. » (Jn 14,23).

Gilda, ma vieille amie, tu me fais comprendre mon église et ma communauté. Tu me fais comprendre que ma paroisse (mon quartier) a, comme toi, un cœur, et que ce cœur, c'est l'église. Où Dieu habite, où nous le retrouvons, où l'on se retrouve. « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit-Saint habite en vous ? » (1Co 3). A bientôt, Seigneur, chez l'une et l'autre. Chez moi, chez toi.

Abbé GUY-MARIE



Histoire de France

par Aramis

Force est de constater que la vague de froid subite qui s'est abattue sur la France a entraîné un dangereux repli frileux des Français sur eux-mêmes. Ceci n'est pas supportable, car à moyen terme c'est l'image d'une France ouverte qui risque de se voir ternie. Au moment où les immigrés sont toujours plus nombreux à franchir nos frontières, des milliers de Français se sont mobilisés dans les rues pour crier leur message égoïste et ethnocentré. On frise en l'espèce l'inacceptable. Est-il digne, en effet, que le débat démocratique dévie de manière si singulière ? On regrettera que les pouvoirs publics n'aient pas pris en l'occurrence les mesures d'interdiction qui s'imposent. L'exemple algérien est là, sous nos yeux. Il démontre que des solutions coercitives doivent être appliquées pour garantir la pérennité de la démocratie. Et ce, coûte que coûte. Le couvre-feu est un recours nécessaire. L'interdiction de tout rassemblement de plus d'une personne, un impératif. Ainsi parviendra-t-on à juguler l'odieuse vague populiste qui tend à vouloir abroger la préférence étrangère sur le territoire. Malgré les opérations suicides de Gentilly (Val-de-Marne), des Mureaux (Yvelines), de Saint-Quentin (Aisne), de Marseille (Babouches-du-Rhône) et d'ailleurs, le gouvernement se trouve aujourd'hui au pied du mur. Exigeons avec l'ensemble des forces de progrès la dissolution immédiate des SDF. Affirmons clairement notre message humaniste : Des logis pour le Mali, pas pour les Francaouis !



Un exemple des grossières contrefaçons de Philippe le Bel

En ce temps-là, le roi de France se trouvait toujours sur le chemin ou bien de l'empereur d'Allemagne, ou bien du roi d'Angleterre. Il voulait les empêcher d'achever qui, son empire, qui, son royaume. Si notre pays était resté ce qu'il était alors, il serait bien petit puisque de grandes villes comme Bordeaux, Lille, Nancy, Lyon et Marseille n'en feraient pas partie. Mais cette étroitesse nous aurait été salutaire. Elle nous aurait évité la crise urbaine telle que nous la connaissons aujourd'hui : quartiers défavorisés, zones à risques, exclus des banlieues. Mais le petit-fils de saint Louis ne l'entendait pas de cette oreille. Il se proposait de reprendre les provinces de l'ancienne Gaule. Cette erreur monumentale est à l'origine de nos difficultés en matière d'aménagement du territoire auxquelles Charles Pasqua se trouve confronté. Ainsi donc, Philippe le Bel conquiert la Flandre. Mais les Flamands ne parlaient pas tous français. Certains ne s'exprimaient même qu'en flamand. Et ceux qui, depuis, sont devenus nos amis les Belges tenaient à rester indépendants. Ils se soulevèrent donc fort justement contre l'occupation française. Le Vatican condamna l'agression. Contrarié, Philippe le Bel envoya un de ses chevaliers à Rome : Guillaume de Nogaret.

Un sbire italien qui l'accompagnait administra une correction à Boniface VIII qui bientôt mourut. Son succes-

Philippe le Bel le faussaire

seur, qui n'aimait pas les gnons et à qui on ne demanda pas son avis, vint habiter Avignon. Le roi développa alors de plus belle (si l'on peut dire) son pouvoir personnel et son avatar, le culte de la personnalité. Il se fit approuver par le peuple dont les représentants siégeaient aux Etats généraux. Notons simplement que, le découpage par circonscription et le mode de scrutin majoritaire à deux tours n'existant pas, les doutes les plus fondés sont à émettre quant à la réelle représentativité de cette Assemblée. Elle vota, semble-t-il en tout cas, les pleins pouvoirs. Ce qui est le fait, nous le savons depuis 1940, du scrutin de liste proportionnel à un tour avec panachage. Pour faire la guerre, il fallait de l'argent. Le roi usa alors de deux techniques pour le moins discutables. En tout cas fort peu conformes à la pensée d'Alain Minc qui, cependant, prêche aujourd'hui contre la féodalité. La première était inflationniste et Philippe le Bel fit fonctionner, comme l'on dit, la planche à billets. On lui reprocha même d'avoir fabriqué de la monnaie de singe, ce qui, étant donné l'absence de cette population à l'époque, ne dupa personne. Il procéda selon la méthode dirigiste la plus éculée à une lutte contre les noyaux durs dont le plus célèbre était l'ordre des Templiers que contrôlait l'homme d'affaires Jacques de Molay. Résultat : les caisses se vidèrent. Pour ne pas alourdir ce bilan, nous ne parlerons pas du chômage.